



L'auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

SOCIÉTÉ

**TOURISME
ESTIVAL**

CAMPUS

**ECHANGES
UNIVERSITAIRES**

CULTURE

**COMMENT
TRADUIRE?**

DOSSIER

L'agriculture aujourd'hui

Les mains dans la terre



Dr.

L'auditoire N° 258 // Octobre 2020
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne



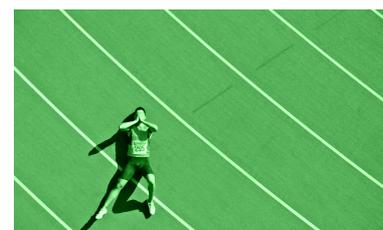
édité
par la



FAE

15

Le pendant et après confinement

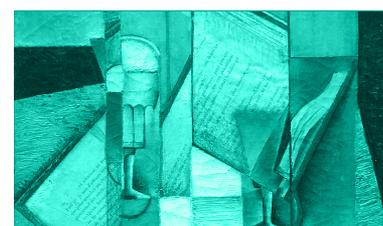


SPORT

18

Performances sportives

Résultats du LUC



CULTURE

20

Comment traduire?

21

Photographie en noir et blanc

Adaptation de la culture

22

Nos chroniques

19

AGENDA

23

CULTURE EN VRAC

24

CHIEN MÉCHANT

DOSSIER

Pour son numéro 258, *L'Auditoire* propose de sortir des murs de l'Université pour visiter un univers qui semble parfois lointain: le monde de l'agriculture. Après un fort regain d'intérêt pendant le confinement où le peuple se passionna soudainement pour la production de

nourriture, les problématiques de ce monde en difficulté ont vite été reléguées au second plan. Du quotidien d'un jeune paysan à la pratique de l'agriculture urbaine, en passant par le bénévolat à l'alpage, focale sur quelques aspects de ce domaine essentiel.

04

Interview de Sylvain Arlettaz

09

Marché des semences

06

Caritas Montagnard et le bénévolat

Epiceries coopératives

07

Labels biologiques

10

Le Milieu de l'horizon

Chiffres

Provenance des aliments

08

Photo-reportage

11

Agriculture urbaine



SOCIÉTÉ

12

Tourisme estival suisse

CAMPUS

16

Erasmus Student Network

13

Congé paternité

L'épicerie Le Vorace

Chronique polémique

17

La Galerie des Arts

14

Modes de vie minimalistes

Responsabilité individuelle

19

AGENDA

23

CULTURE EN VRAC

24

CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
VALENTINE POUR SES CORRECTIONS ET SON SOUTIEN
PERPETUEL, KILLIAN POUR SON ŒIL DE LYNX ET SA
TOURTE (JOU TARTÉ OU GATEAU), LES REDACTRICES ET
REDACTEURS POUR LEUR TRAVAIL, MALGRE LES
VACANCES, LES BROWNIES DE YAELE, LE PAPA DE
MATHILDE ET LA MAMAN DE FANNY POUR LEURS
CONSEILS, LA LINGUISTIQUE ET ANTONIO RODRIGUEZ

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MARINE ALMAGALY, EMILIE SPAHR, CAMILLE ANKER,
JESSICA VICENTE, ALEXANDRE CAZES, PAULINE
PICHARD, ADIS SABANOVIĆ, ALEXANDRE CERNEUX,
MARGAUX PASTUREAU, THIBAUT RAMET, FANNY
CHESSEAU, MATHILDE DE ARAGAO, KILLIAN RIGAUX,
MAXIME HOFFMANN, CARMEN LONFAT, YAELE
RACCAUD

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE COMPTABLE
BENJAMIN SOUJAT

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

L'AUDITOIRE

N° 258
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE

T. 021 692 25 90

E: AUDITOIRE@GMAIL.COM

WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
MATHILDE DE ARAGAO, YAELE
RACCAUD

DOSSIER

FANNY CHESSEAU

CAMPUS ET SPORT

KILLIAN RIGAUX

SOCIÉTÉ

CARMEN LONFAT

FAE

PAULINE MOTTET

CULTURE

MAXIME HOFFMANN

Comment être femme sans être mère?

Alors que la question du congé paternité est d'actualité en Suisse, en témoignent les votations du 27 septembre 2020, la maternité, elle, s'avère être une constante de nos sociétés. Il suffit de regarder le langage courant pour s'en rendre compte: des termes comme Mère nature, Terre mère et Dame nature placent la femme, et plus spécifiquement la mère, au centre de la création du monde. La mythologie, elle aussi, est révélatrice; Gaïa, notamment, compagne d'Ouranos, est identifiée comme la «Déesse mère» qui crée comme descendance une lignée de divinités. Ainsi, la terre, et la création de celle-ci, s'appuient sur l'image de la femme, considérée avant toute chose comme mère.

Des oppositions

Cette forme d'essentialisation de la femme à son rôle de matrice a cependant été l'objet d'oppositions au fil du temps – ce qui relève d'un long combat. Elisabeth Badinter, pour citer un exemple, s'oppose, dans son livre *L'Amour en plus, sous-titré Histoire de l'amour maternel (XVII^e-XVIII^e siècle)*, à l'instinct maternel et l'essentialisation du rôle de la femme. Elle dit même: «A parcourir l'histoire des attitudes maternelles, naît la conviction que l'instinct maternel est un mythe. Nous n'avons rencontré aucune conduite universelle et nécessaire de la mère. Au contraire, nous avons constaté l'extrême variabilité de ses sentiments selon sa culture, ses ambitions ou ses frustrations.» Mais cette pensée reste marginale.

La mère est placée au centre de la création du monde

Au XX^e siècle, à la suite des deux grandes guerres, la politique nataliste revient au galop, notamment très fortement en France, et les femmes se voient contraintes de retourner au foyer pour répondre à leur «devoir» de citoyennes – après des années de participation à la guerre. Pendant cette même période, la fonction de mère se



fait reconnaître progressivement par les Etats, avec notamment les allocations familiales, qui ont pour rôle de soutenir les familles, mais en même temps de renforcer l'importance de la famille comme nucléaire.

Réappropriation de la maternité

Alors que Simone de Beauvoir considérait la maternité comme forme d'aliénation, la deuxième moitié du XX^e siècle voit émerger la notion d'enfant comme désir, et non plus comme contrainte. En effet, des slogans comme «Un enfant si je veux quand je veux» apparaissent, notamment avec l'aide de la contraception médicale apparue en 1967. Cette révolution médicale et sociale agit réellement comme un vecteur de réappropriation de la maternité, par les femmes et pour les femmes. Le rôle de mère n'est ainsi pas nécessairement incompatible avec l'émancipation des femmes, comme le clamait de Beauvoir; mai 68 et la libération sexuelle permettent de détacher sexualité et maternité, deux composantes fondamentales de la lutte des femmes.

Dualisme maternité-carrière

Alors que ces cinquante dernières années ont vu l'importance de la maternité dans la vie des femmes diminuer, résultat d'une lutte de longue haleine,

un nouveau dualisme vient compliquer la partie.

Un choix s'impose à chaque femme: faire carrière ou avoir des enfants

En effet, avec la montée des femmes dans le marché du travail – et la tant attendue indépendance financière – l'opposition forcée entre maternité et carrière s'éleva. Une forme de choix univoque s'impose à chaque femme: faire carrière ou avoir des enfants. Allier les deux reste encore fondamentalement difficile, autant d'un point de vue individuel que politique. A ce propos, rien que ce mois-ci, le slameur poète Grand Corps Malade sort la chanson *Mesdames* en l'honneur des femmes, et ce dualisme ressort très bien. D'une part, il fait l'éloge des grandes femmes de l'histoire, comme Rosa Parks et Marie Curie, celles qui ont innové et changé nos sociétés, et d'autre part, il remercie les femmes créatrices de vie: «Comment ne pas être en admiration et sans commune mesure/ Pour celles qui portent et fabriquent pendant neuf mois notre futur». Ainsi, ce dualisme semble coexister sans pour autant s'allier. •

Yaelle Raccaud

«Aujourd'hui, nous ne sommes plus que 2 à 3% de la population à être agriculteur et agricultrice»

Interview avec Sylvain Arlettaz

INTERVIEW • Dans le Chablais, au sein de la paisible commune de Collombey-Muraz, *L'auditoire* est allé à la rencontre de Sylvain Arlettaz, un jeune agriculteur qui travaille avec ses parents sur l'exploitation familiale. Ils ont mis en place un projet innovant: un poulailler mobile et un magasin de vente directe. Sylvain décrit le paysage de l'agriculture suisse en nous parlant de son parcours, des difficultés actuelles des agriculteur-trice-s, du futur du métier et de potentielles solutions.

Peux-tu te présenter et expliquer ton parcours?

Je m'appelle Sylvain Arlettaz, j'ai 24 ans et je viens de Collombey-Muraz. J'ai toujours été passionné par l'agriculture et j'ai toujours aidé à la ferme familiale qui appartenait à mon grand-père. Quand j'ai eu l'âge de faire mon CFC, je voulais absolument devenir agriculteur mais mes parents m'ont déconseillé ce métier, car ils disaient que c'était un métier trop dur, et que l'on n'est jamais sûr-e de l'avenir... Alors, j'ai d'abord fait un CFC de charpentier, puis j'ai travaillé deux ans comme ouvrier. Mais je passais tous mes congés et mes weekends à aider à la ferme familiale. J'ai ensuite obtenu mon CFC d'agriculteur et je suis actuellement en train de faire le brevet fédéral de chef d'exploitation agricole.

Qu'est-ce que tu apprécies dans ce métier?

J'apprécie l'indépendance qu'il me donne. Je peux faire le programme de mes journées comme je préfère. Ensuite, j'adore les animaux, les machines et travailler avec la terre et la nature en plein air. C'est un métier qui est passionnant, il y a tous les jours des défis à relever. C'est un plaisir (la plupart du temps) de travailler en famille. Il y a aussi la fierté de participer à la société en nourrissant la population et en entretenant le paysage. Mais c'est également beaucoup d'administratif, il faut savoir gérer les deux aspects à la fois. En tant qu'indépendant, il faut savoir tout gérer: les assurances, la comptabilité, le vétérinaire...

Quelle est l'histoire de ta ferme, la *Ferme des Arlett'*?

C'est mon grand-père qui a créé cette ferme. Mon oncle a ensuite repris l'exploitation. Il est



Fanny Chesneau

nous avons nommé *La Ferme des Arlett'*.

Comment t'es venue l'idée du poulailler mobile?

Au début, on avait le projet d'un grand poulailler industriel de 10'000 poules pondeuses. On cherchait une solution pour remplacer les vaches laitières. Mais après réflexion, l'idée ne nous plaisait pas tant que ça car nous n'étions pas dans l'optique de repartir dans un élevage hyper intensif. Quelques années plus tard, dans le cadre du module marketing du brevet fédéral, je devais étudier et développer un projet. Je suis tombé par hasard sur les poules pondeuses et sur un poulailler mobile dans le canton de Vaud. J'ai flashé là-dessus et nous sommes allés visiter à Nyon ce projet à taille humaine qui nous a beaucoup plu. Puis j'ai fait une étude de marché sur la population de ma commune et les 250 personnes qui m'ont répondu étaient très intéressées par l'idée. On s'est ensuite lancé dans l'aventure, un peu tête baissée... C'était évident pour nous de créer un self-service pour vendre nos produits à un prix correct! En Valais, on était les premiers à faire ça. Quand on a vu que le projet marchait bien, on a investi dans un deuxième poulailler car les gens nous ont bien soutenus.

Quelles sont les problématiques principales actuellement dans le monde de l'agriculture?

Je dirais qu'un des problèmes en Suisse, c'est les changements fréquents de la politique agricole qui demandent beaucoup d'adaptation dans un domaine où il est très compliqué de changer rapidement. Les politiques changent tous les 4-5 ans. C'est plus facile pour les exploitations qui ont des liquidités importantes, mais les petites

exploitations qui ont peu de liquidités ont vraiment de la peine à s'adapter.

«C'est une fierté de participer à la société en nourrissant la population»

Et on est obligé de suivre toutes les politiques pour pouvoir toucher les contributions, car il est impossible de faire tourner un domaine sans ces contributions. Je pense aussi qu'il y a un manque de connaissances de l'agriculture de la part d'une partie de la population qui a perdu la connaissance de ce métier ancestral. Avant, tout le monde avait deux vaches et un bout de jardin, tout le monde avait un peu de main dans la terre. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que 2 à 3% de la population à être agriculteur-trice. Il y a des gens qui se parquent dans l'herbe haute et ne se rendent pas compte qu'il y aura une perte d'herbe pour les paysan-ne-s, ou qui prennent des épis de blés pour faire des



Fanny Chesneau

décorations de table. Certain·e·s ramassent des bidons de terre dans les champs sans avoir l'impression de voler un outil de production... Si tout le monde fait ça, on ne s'en sort plus. Ce ne sont pas des mauvaises intentions mais plutôt un manque de connaissances.

En fait, les gens sont moins au contact de la nature, vivent plus dans les villes et sont mal informés...

Oui, c'est le problème. Les gens des villes proposent des initiatives, comme arrêter tous les pesticides avec l'initiative «Pour une Suisse libre de pesticides de synthèses». Oui bien sûr, l'idée est géniale, mais comment allons-nous faire? En Suisse, on serait un modèle mais il y a de nombreuses cultures qu'on ne pourrait plus faire ou qu'il faudrait faire à toute petite échelle, ce qui nous amènerait à importer le reste des produits. Mais j'ai l'impression que les gens ne se rendent pas compte. Par exemple, certain·e·s agriculteur·trice·s font de l'agriculture biologique. Mais sans pesticides, il faut aller désherber à la main. Et il n'y a pas de Suisse qui va désherber à la main, c'est donc tout du personnel étranger et on les voit en plein soleil sur leur chariot, couché·e·s par terre avec un parasol en train de désherber. C'est hyper dur... Après, bien sûr, il faut qu'on aille de l'avant et que l'on trouve des solutions, mais on se dit que de faire que la Suisse arrête de traiter avec des pesticides, c'est une initiative un peu folle, qui nous amènerait à importer beaucoup de produits. Les votations à venir représentent un défi pour les agriculteurs et les agricultrices suisses. Par exemple, l'initiative «Non à l'élevage intensif en Suisse» contre laquelle on doit se défendre pour pouvoir continuer à travailler avec les techniques que l'on a aujourd'hui.

Penses-tu qu'il y a un problème d'agribashing (une attitude dénigrante et méfiante à l'égard de l'agriculture) en Suisse?

On voit que dans les pays environnants, par exemple en France, il y a de fortes attaques envers les paysan·ne·s, comme le tabassage d'un paysan qui purine ou l'empêchement de travailler le dimanche... Il n'y a pas encore eu ce genre de faits divers en Suisse et j'espère qu'il n'y en aura pas... Mais dans notre quotidien ici, certaines personnes ont des gestes insignifiants

mais blessants et dévalorisants pour notre travail. Par exemple, dans notre exploitation, nous sommes proches des villas et il y a des gens qui se mettent l'écharpe sur le nez quand on purine ou quand on met de l'engrais. Ce qui est en même temps un peu contradictoire, car la plupart des gens veulent du bio, mais ils ne se rendent pas compte que le jour où on passe toutes et tous au bio, les meilleurs engrais existants sont le purin et le fumier. Et maintenant, il y a des parcelles et des endroits où je n'ose plus aller... J'ai aussi noté un problème avec les réseaux sociaux. Les gens ont tendance à donner leur avis, comme s'ils étaient agriculteur·trices.

«Le regard des gens n'est pas toujours facile pour les jeunes dans le métier»

Imaginons qu'une de nos bêtes dehors fassent malheureusement une crise cardiaque et qu'un·e passant·e prenne une photo, ils·elles peuvent détruire le paysan en mettant la photo sur les réseaux sociaux. Ou bien, il y a un agriculteur dont le troupeau a été attaqué par un loup, et il a posté une photo car il était dévasté et les gens disaient «en voilà encore un qui n'a pas su protéger son troupeau»... Sur les réseaux sociaux, tout le monde est agriculteur et a des bons conseils, mais au final, personne ne veut être agriculteur... C'est un stress en plus pour nous.

Quelles sont les pressions sur les paysan·ne·s?

Ce qui est dur, c'est que l'on doit produire toujours plus, avec des contraintes toujours plus strictes et pour des coûts plus bas. On a des normes très élevées à suivre et beaucoup de pressions qui s'accroissent avec les journalistes, les antispécistes, les reportages sur l'agriculture... Il y a aussi la méconnaissance du métier par les gens. Le marketing, par exemple les publicités à la télévision, présentent l'image d'une agriculture idyllique, avec des poules qui pondent directement devant chez le grand distributeur... Cela ne montre pas une image réelle de notre travail et les gens sont ensuite choqués quand ils voient la réalité du métier dans nos exploitations, malgré que les normes soient respectées.

Quelles sont selon toi les potentielles solutions à ces problèmes?

Je pense qu'il faut sensibiliser la population au métier et aux pratiques, pour qu'elle se rende plus compte de notre quotidien, par exemple en faisant de la vente directe. Bien sûr, ce n'est pas la solution magique, mais c'est un des moyens pour rétablir le lien avec les consommateur·trice·s et pour l'agriculteur·trice de vendre ses produits à un prix correct et décent. Les gens viennent poser des questions, ils voient les poules dehors... C'est important d'établir un lien avec les consommateur·trice·s et d'améliorer la communication avec la population. D'ailleurs, on a beaucoup parlé de la population qui critique les agriculteur·trice·s, mais il n'y a pas que des gens comme ça. Avec notre magasin de vente directe, il y a beaucoup de gens compréhensifs et qui jouent bien le jeu. On s'adapte en cherchant toujours à innover, se diversifier, mais ce n'est pas toujours facile de trouver le petit truc qui va fonctionner, avec lequel on pourra s'en sortir financièrement. En tant qu'entrepreneur·euse, on se demande toujours comment améliorer l'entreprise et je me vois plutôt partir dans des nouvelles idées que de retourner dans un système intensif à fond. Je préfère vendre en direct avec des gens plutôt que de construire une nouvelle ferme pour 500 taureaux d'engraisements par exemple.

Y a-t-il beaucoup de jeunes dans le métier et comment se sentent-ils-elles?

C'est difficile pour moi de répondre à la question car j'ai beaucoup d'agriculteur·trice·s dans mon entourage, donc je n'arrive pas trop à me rendre compte. Mais c'est vrai qu'au brevet, nous sommes quand même pas mal de jeunes intéressé·e·s par le métier. C'est un métier passionnant, où l'on travaille avec la terre et il y a beaucoup de débouchés, comme représentant·e des grandes cultures, production animale... Il y a beaucoup de spécialisations possibles. Après, je pense que le regard des gens n'est pas toujours facile pour les jeunes dans le métier, même de la part d'autres jeunes. Et je pense qu'on va rentrer dans un conflit générationnel entre une génération qui a vécu un système plus intensif et une nouvelle



Fanny Cheseaux

génération qui a une autre vision.

Quel est selon toi le futur de ce métier en Suisse?

Je pense que nous nous dirigeons vers une agriculture qui n'aura pas forcément comme objectif de nourrir le plus grand nombre de personnes possible. Mais vers des exploitations qui seront soit de très grande taille, très intensives, soit de toute petite taille, plus artisanales, coopératives, où il est indispensable d'avoir un autre travail à côté. Une agriculture qui doit savoir tout faire: faire son produit, le vendre, faire de «l'hôtellerie», de l'agritourisme. Je pense que ça va être difficile pour les exploitations «entre deux». Ce sera peut-être comme à Zurich, où il y a des petites fermes et des petits jardins où les citoyen·ne·s paient pour venir y travailler. L'agriculture deviendrait un hobby. Les gens de la ville seront peut-être tout contents de venir cultiver leurs fruits et leur légumes...

Comment les consommateur·trices peuvent-ils participer à une agriculture plus durable et plus éthique?

Consommer local, ou du moins suisse. S'informer sur la réalité du métier et être prêt·e à accepter de payer un juste prix! Nos coûts de production sont beaucoup plus élevés par rapport à l'étranger, c'est pourquoi nos prix aussi sont un peu plus élevés. Et cela ne s'applique pas qu'aux légumes et à la viande, mais aussi au prix des restaurants. On trouve souvent le restaurant cher, mais si le restaurant se fournit en œufs étrangers, le prix du plat ne sera pas le même que s'il achète des œufs suisses élevés en plein air! •

Interview intégrale sur: www.lauditoire.ch

Propos recueillis par Fanny Cheseaux

Monter ensemble à l'alpage

ENTRAIDE • Œuvrant au rythme des saisons, les familles paysannes réalisent un travail énorme sur leurs exploitations. Soutenues par Caritas Montagnard et ses bénévoles lorsque le besoin se fait sentir, ces agriculteur-trice-s de montagne partagent aussi leur passion. Entre ville et montagne, le partage est humain.

La crise du coronavirus aura impacté toutes les sphères professionnelles: en plus de la surcharge saisonnière que connaissent beaucoup de paysan-ne-s de montagne, c'est à un manque de travailleur-euse-s venant de l'Europe de l'Est qu'il-elle-s ont dû faire face. En mai 2020, Caritas Montagnard lance alors un appel visant à trouver près de mille bénévoles pour la saison.

Besoin de bras

Voilà plus d'une quarantaine d'années que le programme d'aide aux paysan-ne-s de montagne a été créé par Caritas, permettant de mettre au service de ces agriculteur-trice-s des bénévoles motivé-e-s pour leur prêter main forte. Avec l'arrivée du printemps, les familles paysannes voient leur charge de travail doubler en montant à l'alpage; c'est ce qu'explique Jessica Pillet, chargée de projet pour l'association.

Au printemps, les familles paysannes voient leur charge de travail doubler

Aux travaux à la ferme s'ajoutent donc les travaux d'alpage: «Foins, soins au bétail, parfois production de fromage, mais souvent en tout cas



La ferme de Pascal Perrin à Champoussin (VS)

livraison du lait» sont, d'après Jessica Pillet, des tâches alors quotidiennes. Or ce travail saisonnier n'est pas l'unique raison des demandes d'aide; Jessica Pillet mentionne aussi d'autres circonstances – parfois imprévisibles – auxquelles doivent faire face les paysan-ne-s: grossesse, accident, maladie, ou encore «surcharge en cas d'intempéries ou d'événements extérieurs inattendus». Cette année en tout cas, la branche montagnarde de Caritas peut être satisfaite puisque, comme l'ajoute Jessica Pillet, 90% des demandes de soutien ont pu être satisfaites, contrairement aux 70% habituels. Un engouement qu'il est nécessaire de faire perdurer.

Apprentissage bénévole

L'engagement peut s'effectuer sur une période d'une à plusieurs semaines. Cette durée minimale est pratique pour les personnes n'ayant que peu de temps à mettre à disposition de Caritas et permet ainsi d'augmenter le nombre de bénévoles s'engageant. Chef d'exploitation de vaches laitières à Champoussin (VS), Pascal Perrin reçoit l'aide de bénévoles tout au long de l'été, afin de pallier la solitude dans ses travaux d'alpage. Actuellement soulagé par la présence de trois aides, il relève tout de même «[qu']une semaine, c'est

court». Conscient que certain-e-s ne peuvent venir à l'alpage que pour quelques jours, il invite néanmoins à s'engager – dans la mesure du possible – pour un délai plus long, afin que les bénévoles soient plus à l'aise dans les tâches précises qui leur sont confiées.

Cette année, 90% des demandes de soutien ont pu être satisfaites

C'est aussi la raison pour laquelle ce paysan cherche tout de suite à briser la glace: «J'essaie de les mettre à l'aise direct; il faut qu'on parte pour être une équipe de potes pendant une semaine. Je ne suis pas un patron, je suis un paysan qui est seul à la montagne et qui a besoin d'un coup de main.» Un coup de main qui lui aura été apporté cette année, de juin à octobre, par des personnes de tout âge et de tout horizon, sans compétences préalables du monde rural. D'après Jessica Pillet, les motivations à se lancer dans l'aventure sont diverses: être solidaire, encourager l'agriculture locale, passer ses vacances en Suisse ou encore «vivre une expérience différente, en se rendant utile et en découvrant une autre réalité de vie». Après trois semaines de bénévolat à Sembrancher (VS) dans l'alpage de Samuel Terretaz et

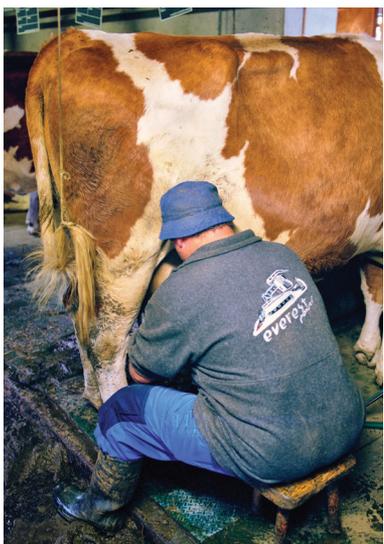
de sa famille, Céline Beuchat, enseignante de profession, passionnée de forêt et de nature, retire en effet beaucoup de son expérience: «Il y a vraiment cette notion de cycle [de la nature], d'équilibre. J'ai beaucoup appris avec [Samuel], par rapport à cette agriculture de montagne que je ne connaissais pas.» Un apprentissage conséquent donc, qui n'aurait pas été possible après une seule semaine de travail. En effet, c'est par la durée de son engagement qu'elle réalise que «le travail humain fait que l'on a ces beaux paysages de montagne».

Des liens humains à bâtir

Outre les forces de travail qu'offrent les bénévoles et les connaissances pratiques que leur apportent les paysan-ne-s, le partage est fondamentalement humain. Parlant d'expériences complémentaires et réciproques, Céline Beuchat évoque les nombreuses discussions échangées avec la famille dont elle est devenue proche: «Je savais que j'allais rencontrer des gens avec qui j'allais partager des valeurs.» Pascal Perrin fait lui aussi part de ces liens qu'il a créés avec les personnes venues l'aider et qui envisagent, pour la plupart, de revenir l'an prochain: «On parle de tout, de rien, de nos vies privées. Psychologiquement, ça fait du bien aussi. La journée, on bosse, le soir, on refait le monde. Moi, en tout cas, je passe un magnifique été.»

L'échange est riche et contribue à créer des ponts en ville et montagne

L'échange est donc riche et contribue à créer des «ponts entre citoyen-ne-s et paysan-ne-s de montagne», affirme Jessica Pillet, des amitiés se créent et perdurent au-delà de l'engagement». De quoi donner envie de s'engager prochainement! •



Loïc Herrin

Le bio – pas toujours logique

PRODUCTION BIO • Souvent opposée au mode de production conventionnel, la production biologique peut sembler être un acteur uni et homogène. Mais factuellement, les pratiques diffèrent fortement selon de nombreux critères.

En l'espace de 30 ans, la Suisse a vu fondre d'environ un tiers le nombre d'exploitations agricoles présentes sur son territoire, passant de 73'591 établissements en 1999, à 50'038 en 2019. Toutefois, au sein de cet implacable déclin, une tendance inverse prend de l'ampleur: il s'agit de la croissance de l'agriculture biologique. Cette méthode de production agricole a effectivement triplé de 1999 à 2019, pour passer de 3'944 à 7'284 exploitations.

Les exploitations d'agriculture biologique ont triplé de 1999 à 2019

Le-la consommateur-trice – à qui l'on ne cesse de vanter la qualité de la nourriture biologique – ne peut que se réjouir d'une telle hausse. Mais en réalité, qu'est-ce que le bio ?

Une idée

Émergeant en contre-mouvement de l'industrialisation du secteur agro-alimentaire, l'agriculture biologique repose sur le prolongement des trois piliers fondateurs de l'agriculture conventionnelle. Le premier pilier, le plus évident, est biologique. Il s'agit d'assurer le bien-être des animaux et des plantes à l'aide de moyens naturels, et également de préserver l'environnement dans lequel ils s'inscrivent. Le deuxième pilier est social. En effet, le bien-être physique et psychique de la main-d'œuvre agricole mais aussi des consommateur-trice-s est exigé. Le dernier pilier est économique et vise à assurer une juste rétribution du travail effectué par l'agriculteur-trice. Dans l'idéal donc, nous pourrions résumer la philosophie du bio comme protégeant l'environnement et veillant au bien-être de l'animal comme de l'humain.

Des bases légales

Découlant d'une pensée se déclinant en concepts relativement abstraits, il convient d'observer à quoi ressemble concrètement l'agriculture biologique. L'acteur principal la structurant est

LabelInfo.ch



Label bio suisse à gauche et européen à droite

l'État. Ainsi, en 1997, le gouvernement helvétique promulgue l'ordonnance sur l'agriculture biologique, qui garantit notamment que tout ce qui porte l'appellation «bio» soit conforme aux réglementations fédérales. De ce fait, tous les produits étant estampillés du label «Bourgeon» respectent ces normes biologiques. Le label «Bourgeon» appartient à Bio Suisse qui est à la fois la faïtière des entreprises agricoles biologiques helvétiques, et à la fois le bras armé de la Confédération, qui met en œuvre les réglementations relatives aux exploitations.

Face au grand nombre de labels différents, les consommateur-trice-s se perdent

Il en va de même pour l'Union Européenne qui a imposé un ensemble de normes relatives à l'agriculture biologique. Bien que moins contraignantes que les normes suisses, les produits biologiques issus des normes européennes – signalés par l'«Eurofeuille» – se retrouvent également dans les étalages des supermarchés helvétiques en vertu du libre-échange. Ces produits peuvent être par exemple déplacés par voie aérienne ou être issus d'exploitations bios sectorielles, ce que ne permet pas Bio Suisse.

Le monde hétérogène des labels

Générée par des normes étatiques, toute une déclinaison de labels, privés cette fois-ci, se retrouvent dans les magasins. Censés visibiliser et informer le-la consommateur-trice sur la manière dont un produit a été cultivé ainsi que lui apporter certaines

garanties quant à ce qu'il contient, les labels, par leur nombre, tendent à produire l'effet inverse: le-la consommateur-trice se perd. Tous les labels bios ne se valent évidemment pas, voici quelques astuces pour orienter sa consommation de la manière la plus écoresponsable possible. Premièrement, il est utile de se renseigner sur la provenance des produits: plus le pays est éloigné, moins les contrôles sont fiables et donc le cahier des charges du label garanti; il semble donc nécessaire de privilégier les produits bios locaux ou nationaux. Une raison supplémentaire de privilégier le bio helvétique est, comme développé précédemment, qu'il est soumis à une juridiction plus stricte que celle des autres nations.

Il semble nécessaire de privilégier les produits bios locaux ou nationaux

Finalement, pour connaître plus en détails les différences entre labels, un service d'évaluation a été mis sur pieds par LabelInfo.ch. C'est à l'aune de plusieurs critères – tant écologiques, climatiques que sociaux – que le label IP-Suisse, un label se situant entre le bio et l'agriculture conventionnelle helvétique, obtient un nombre de points presque une fois et demie supérieure à l'Eurofeuille! •

Emile Spahr

Voyage dans le monde paysan

Combien d'hectares sont cultivés? Produit-on plus de viande ou de végétaux? Panorama d'un secteur essentiel.

En Suisse, sur les **4'128 millions** d'hectares du territoire, environ **1 million d'hectares** sont des surfaces agricoles utiles.

Il y a **50'038** exploitations agricoles, dont **15%** pratiquent l'agriculture biologique. L'agriculture biologique est en hausse depuis 1990. En moyenne, une entreprise agricole exploite **21** hectares de surface agricole, une superficie deux fois plus grande qu'en 1975. Ces exploitations créent **150'900** emplois.

La production totale de l'agriculture, en 2018, était de **10,7 milliards de francs**. La production animale représente **48%**, la production végétale **41%** et les autres productions **11%**. La majorité des entreprises est ainsi spécialisée dans la production animale.

Dans le secteur de la production de viande, le porc arrive en première place (**45,9%**), suivi des bovins (**29,3%**). La production de volaille est celle qui a le plus augmenté, avec une augmentation de **18%** entre 2000 et 2018. En revanche, les exploitations de vaches laitières sont en recul, avec **680'000** bêtes en 2019, ce qui constitue une diminution de **13%** depuis 1996. La production totale de viande en 2018 équivaut à **503'400 tonnes**.

La principale culture agraire de la Suisse est celle des céréales. Les céréales produites sont principalement le blé (**53,8 %**) et l'orge (**20,5 %**).

Les consommateur-trice-s suisses représentent **8,5 millions de personnes**. Les ménages consacrent **12%** de leur budget à l'alimentation, soit près de **1'200.-** par mois en moyenne. **842 kg** de denrées alimentaires ont été consommés par personne en 2017, dont **530 kg** d'origine végétale et **312 kg** d'origine animale. •

Fanny Cheseaux

Prenez-en de la graine

REPORTAGE PHOTO • Le Grainier, coopérative agricole basée à Bex, remet l'accent sur le commencement de toute chose, à savoir: la graine. Mais pas que! Fidèle à une philosophie d'économie sociale et solidaire, l'équipe propose une impressionnante variété de plantons et semences biologiques ainsi que des cours et ateliers de permaculture. C'est sans mentionner leur expérimental «Jardin de la biodiversité», parcelle regroupant 1'000 variétés de plantes poussant dans un cercle vertueux de biodiversité. C'est dans cette interdépendance bénéfique que les végétaux s'épanouissent et, en se promenant parmi des îlots de plantes plus surprenantes les unes que les autres, on en constate l'harmonie. Une pièce où les paquets de graines multiples cohabitent avec des cageots pleins de légumes cultivés sur l'exploitation donne vent de l'ampleur du projet et de l'énergie donnée par tou-te-s ses participant-e-s.



Graines de protestation

VARIÉTÉ • Les écologistes réclament une plus grande diversité des cultures. Le marché mondial des semences est dominé par trois entreprises ne vendant que des graines cataloguées, au risque de perdre des variétés locales.

«Enfin! Les brevets sur les plantes et les animaux obtenus de manière conventionnelle sont interdits», titrait l'ONG suisse PublicEye le 15 mai 2020, suite à une décision de la Grande Chambre de recours de l'Office européen des brevets. C'est une grosse victoire pour l'organisation, clôturant dix ans de lutte dans l'un de ses domaines d'action: le marché des semences. Moins connu que le domaine des géants du web, ce marché possède aussi ses propres GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft). Trois entreprises exercent une domination écrasante: DowDuPont (Etats-Unis), Monsanto (Etats-Unis) et Syngenta (Chine). La dernière est basée à Bâle et a été rachetée en 2017 par une entreprise chinoise.

Trois entreprises exercent une domination écrasante

Les trois entreprises contrôlent plus de 50% du marché, selon PublicEye. L'un des principaux problèmes de ce monopole est la variété des semences vendues. Pour être disponibles, celles-ci doivent appartenir au catalogue officiel, qui nécessite une inscription payante. Cette sélection nuit aux variétés locales, lesquelles ne sont souvent pas cataloguées et deviennent ainsi illégales, mettant en péril leur conservation.

Des opposants aux brevets

Pour lutter contre cette pratique de sélection, différentes actions ont été menées. Une écologiste indienne, Vandana Shiva, s'est ainsi fait connaître pour sa lutte pour faciliter l'accès aux semences aux paysans. L'activiste s'est élevée contre les actions entreprises par Monsanto en Inde. Afin d'éviter de perdre les graines n'apparaissant pas dans le catalogue officiel, elle a construit des fermes biologiques et des banques de semences,



permettant de pérenniser la culture de ces graines et évitant aux paysans de s'endetter en achetant les semences officielles, plus chères. Par ailleurs, un classement, l'indice d'accès aux semences, évalue les efforts de chaque entreprise fournisseuse de ces biens pour faciliter le lien avec les petit-e-s producteur-trice-s. «Visant surtout à mettre en lumière les bonnes pratiques», selon ses auteurs, il place néanmoins deux des trois géants du marché dans le top 10.

L'un des principaux problèmes reste la question de la propriété

Problèmes de propriété

L'un des principaux problèmes du commerce des semences reste la question de la propriété. Selon les entreprises productrices, la sélection permet de conserver uniquement les produits suffisamment nutritifs et résistants aux pesticides. L'appropriation des ressources obtenues par sélection, dans le cadre des recherches effectuées par l'entreprise, leur apparaît aussi naturelle. Pour PublicEye et diverses ONG, une menace plane: l'entreprise détentrice du certificat est l'unique propriétaire du produit. «On craint en particulier que les instruments en

place relatifs aux droits de propriété intellectuelle n'entraient à terme la conservation des semences ainsi que l'échange, la vente et l'accès aux matériaux brevetés dont les chercheurs indépendants ont besoin pour effectuer leurs analyses et expériences sur les impacts», explique la commission de l'UNESCO chargée d'étudier la question.

Face aux trois géants, les ONG veillent au grain

Le débat reste mouvementé sur la nature des semences, entre bien mondial ou privé, avec pour enjeu l'alimentation de toute la population. Et face aux agissements des trois géants du secteur, les organisations non gouvernementales veillent au grain. •

Killian Rigaux

Carottes & épinards locaux

Les épiceries participatives comme alternatives aux supermarchés: locales, bio, éthiques et conviviales.

Et si l'on consommait autrement? Une nouvelle façon de faire ses courses, les épiceries participatives, fleurissent dans toute la Suisse jusqu'à sur le campus de l'Unil. La première a été créée à Brooklyn, NY. En effet, *Park Slope Food Coop* voit le jour en 1973 et compte aujourd'hui 17'000 coopératrices et coopérateurs. L'intérêt? Une alternative au système actuel de consommation, dont les travers deviennent de plus en plus apparents, sur le plan écologique et social. Elles sont autogérées par leurs membres, qui, bénévoles, y travaillent et peuvent y acheter les délicieux produits locaux, souvent bios et issus de l'agriculture éthique. Ce système s'oppose au règne de l'accessible et du rapide; il y a certes moins de produits, et jamais de framboises en hiver, mais l'expérience proposée montre l'image d'un futur plus harmonieux. En Suisse romande, la première épicerie participative ouvre ses portes à Neuchâtel. A sa suite, les projets se multiplient, et en juin 2019, à Bex, dans le Chablais, *Le Radis* ouvre ses portes. Les produits proposés sont issus de l'agriculture biologique et vivrière, ils sont produits de façon éthique et locale, et sont vendus le plus possible en vrac. Ici, les producteurs et productrices sont écouté-e-s avant tout – négocier le prix n'est pas possible. Ainsi, ils seront rémunérés correctement: cela permet d'enlever un peu de l'insécurité qui gagne les exploitations agricoles suisses. Pour devenir membre, il faut acheter une part sociale unique et participer à l'épicerie en y travaillant quelques heures par mois. C'est un mode de vie différent qui est proposé, une autre façon de créer un lien social tout en consommant local et éthique. Alors, si l'idée vous tente, n'hésitez pas à vous inscrire pour participer à un projet d'épicerie collaborative ou simplement à faire vos achats dans un supermarché coopératif. Nous en avons d'ailleurs un tout nouvel exemple sur le campus, «Le Vorace», dans le Vortex. (voir p.16) •

Fanny Cheseaux

A vau l'eau

RÉCIT • En 2013 a été publié un roman majeur de la littérature suisse romande, *Le Milieu de l'horizon*, maintenant adapté en film. Son auteur, Roland Buti, s'inspirant des souvenirs d'un été trop ardent, esquisse poétiquement l'écroulement d'une exploitation de volailles..

Les humains vivent au sein d'une nature qu'ils imaginent docile et maîtrisée. L'agriculture, ce socle alimentaire – abusivement taxé de «primaire» par les économistes –, semble être, au XXI^e siècle, un savoir-faire permettant d'exploiter au mieux la terre pour produire de précieuses victuailles. Monocultures transgéniques, bombardements d'hydrocarbures ou encore entassements d'animaux en lieu clos esquissent quelques intempérances modernes. Or l'apparente tranquillité du monde en comparaison des rythmes de vie contemporains ne signifie pas que l'environnement ne pâtit pas. Cela s'oublie parfois et *Le Milieu de l'horizon* de Roland Buti, lauréat du Prix suisse de Littérature 2014, rappelle à qui veut bien le lire que la nature, sans être capricieuse,

s'impose aisément face à l'hybris humaine. Le roman publié chez l'éditeur genevois Zoé en 2013 relate, à travers les yeux d'un jeune garçon, l'histoire d'une famille dont le père agriculteur élève des «poules leghorn dorées» en batterie.

Le roman rappelle que la nature s'impose aisément face à l'hybris humaine

Emprisonnés dans une modernité qui cherche à optimiser la production, les professionnels perdent la mesure, les élevages s'intensifient et paradoxalement se fragilisent.

Lutte contre la nature

L'oxymore éclate au grand jour quand, durant l'été 1976, une sécheresse sans précédent frappe la Suisse, qui, pour pallier les affres d'une insidieuse chaleur, déploie alors l'armée qui sillonne le pays avec leurs camions emplis de l'eau des lacs. Une lutte contre la nature pour une fin en apothéose poétique: c'est ainsi que pourrait se résumer l'intrigue aux teintes jaunes, dorée par un soleil toujours plus ardent. Le roman se lit comme l'écho d'un événement catastrophique, qu'il est aisé d'entrevoir dans les gouttelettes salées qui bordent nos visages sous ces jours dénués de vents frais. C'est aussi un drame de la nature humaine. Sans eau, la ferme sombre et le noyau familial, dans l'ombre du

labeur, périlite, s'en va à vau l'eau. Cette autre perspective ressort dans l'adaptation cinématographique belgo-suisse de Delphine Lehericé sortie en 2019. Espérons ne point être comme l'enfant qui, trouvant une colombe, voit choir ses espoirs: «Elle aurait dû s'envoler vers la lumière, se fondre dans la masse chaude qui pesait sur nos têtes dans un chuintement soyeux de rémiges. [...] Après quelques soubresauts qui l'ont à peine soulevée, elle est tombée comme un caillou dans l'herbe jaune.» •

Maxime Hoffman

D'ici et d'ailleurs

PROVENANCE • Alors que le commerce de proximité gagne en popularité dans la plupart des pays occidentaux, la Suisse se révèle n'être que joueuse médiocre. Avec une importation encore très – voire trop – importante, la production indigène ne suffit pas pour subvenir à la population suisse.

Le 24 septembre 2017, le peuple suisse se prononçait sur la sécurité alimentaire de son pays. En effet, cet arrêté fédéral, en guise de contre-projet à l'initiative populaire «Pour la sécurité alimentaire», proposait cinq conditions. Celles-ci se résumaient à la préservation des bases de la production agricole et une production adaptée aux conditions locales répondant à la demande du marché tout en contribuant au développement durable. Elle fut acceptée dans tous les cantons, avec un taux national de 78,7% de oui. Cette presque unanimité démontra bien l'intérêt porté par la population suisse à l'égard de son approvisionnement. La problématique de la production indigène ainsi que de l'importation s'est ainsi vue réintroduite dans les débats, mais reste à savoir comment cette base constitutionnelle s'est réellement concrétisée.

Importation importante

La statistique de la poche de l'OFSP, datant de 2019, nous révèle qu'«au

cours des vingt dernières années, la consommation de biens alimentaires a été couverte pour près de 60% (en termes d'énergie assimilable) par des produits indigènes. Cette part se montait à 56% en 2016.» Ainsi, la production locale s'est vue baisser de 4%, malgré l'apparent désir du peuple de consommer suisse. Reste que tous les aliments ne sont pas produits au même rendement: pour ce qui est des produits animaliers, la production indigène se révèle assez élevée, avec notamment 87% de la viande consommée qui provient de Suisse. Au contraire, les produits végétaux



ont bien plus fortement importés: ce sont seulement 45% des légumes et 27% des fruits qui sont produits dans nos contrées. La majorité des fruits et légumes achetés en Suisse proviennent alors de France, d'Italie et d'Espagne, où le temps s'y fait plus doux.

Production pour l'externe?

Pour ce qui est de l'exportation, l'OFSP affirme qu'en: «2017, le Royaume-Uni, l'Allemagne et la Suisse ont importé, en valeur, plus de produits alimentaires qu'ils n'en ont exporté». En quoi consiste alors cette faible exportation? Ce sont principalement les produits laitiers tels que le fromage qui sont exportés à l'étranger, ainsi que le traditionnel chocolat suisse. Étonnamment, même si ces deux aliments sont considérés comme les piliers traditionnels de notre production alimentaire, le produit le plus exporté reste

le café – le pilier de notre exportation n'est même pas cultivé sur nos terres.

La production suisse a encore du chemin à parcourir

En 2013, la Suisse a exporté quatre fois plus de café que de fromage, et cela grâce à la torréfaction du géant Nespresso – ses capsules de café étant fabriquées uniquement en Suisse. Ainsi, de manière générale, la production suisse a encore du chemin à parcourir pour promouvoir le commerce de proximité, très important aux yeux du peuple selon les résultats de la votation de 2017. Il faut cependant préciser que la Suisse demeure un des pays européens avec le moins de surface agricole utile par habitant, rendant la production en quantités suffisantes moins accessible. •

Yaelle Raccaud

Métro-râteau-poireau: cultiver en ville

VILLE • La densification urbaine, le réchauffement climatique, la perte de la biodiversité et l'aspiration de la population à vivre plus sainement en lien avec la nature placent l'agriculture urbaine au centre d'enjeux environnementaux, sociaux et économiques. Comment repenser les espaces en ville? Quels en sont les avantages et les défis?

En Suisse, environ 85% des habitant-e-s vivent en milieu urbain. Les démographes prévoient que la population suisse dépassera les 10 millions en 2050, alors que la population mondiale atteindra 9,7 milliards de personnes: cette évolution se traduira inéluctablement par une forte densification urbaine et la poursuite de la réduction des surfaces agricoles. Les effets néfastes de l'industrie agro-alimentaire, et notamment l'usage intensif de pesticides sur la santé et sur la biodiversité, se font de plus en plus sentir.

Réchauffement climatique

Le réchauffement climatique rend la population plus sensible à la nécessité de modifier ses habitudes, notamment dans le domaine de l'alimentation. Le besoin de mettre en place des circuits courts réduisant le transport des produits alimentaires est largement reconnu: qui ne se scandalise pas en constatant que les fruits, les poissons et même le vin ont parcouru des milliers de kilomètres avant d'arriver sur les rayons des supermarchés? L'essor de l'agriculture urbaine répond aux aspirations des habitant-e-s à mettre en œuvre des conditions de vie plus saines, des pratiques plus durables, contribuant à réintroduire la nature dans la ville.

Le confinement a renforcé le besoin de disposer en ville d'espaces cultivables

La crise sanitaire due au coronavirus et le confinement que les familles vivant dans des appartements ont subi pendant de nombreuses semaines a renforcé ce besoin de disposer en ville d'espaces cultivables. La présence des marchés, pittoresque héritage médiéval, ne suffit plus. Comme le dit Christine Aubry, de l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement et professeure à ParisAgroTech, «le retour de



l'agriculture en ville est censé répondre aujourd'hui à beaucoup de besoins: reconnexion des urbains aux cycles vivants et aux origines de ce que l'on mange, éducation intergénérationnelle, contribution à l'alimentation en produits frais et connus, recréation de liens sociaux et de civilité, bénéfices environnementaux comme la reconquête de la biodiversité en ville, la rétention de l'eau, les régulations de température... et aussi, au besoin de faire par soi-même.»

Des sous-sols aux toitures

Jardins privés et terrasses constituent les endroits les plus propices pour la pratique de l'agriculture urbaine à l'échelle individuelle ou familiale. Mais combien d'habitant-e-s en disposent? Il y a certes les jardins familiaux où chacun-e peut louer un petit lopin, mais leur nombre est faible et l'attente pour en disposer est longue.

L'image la plus courante de l'agriculture urbaine est la culture sur les toitures

La tendance actuelle est de préserver les cœurs d'îlot, c'est-à-dire les cours

aisément cultivés. Enfin, de véritables fermes urbaines verticales, constituées d'espaces cultivables sur plusieurs étages, permettent des productions à plus grande échelle. Mais l'éclairage artificiel doit y être utilisé pour pallier le manque de lumière: la durabilité de ces installations reste ainsi contestable.

Avantages et défis

Lien social recréé, échanges intergénérationnels renforcés, les bénéfices de l'agriculture urbaine sont nombreux sur le plan sociétal. Sur le plan environnemental, elle peut contribuer à la

lutte contre le réchauffement climatique et la perte de la biodiversité.

L'agriculture urbaine participe à la lutte contre le réchauffement climatique

Cette présence de la nature en ville a aussi un effet psychologique très positif: bien-être accru des habitant-e-s, diminution du stress chez les actif-ve-s... Mais les défis sont considérables. Comme le précise Mme Aubry: «L'agriculture urbaine, un temps confinée au fantasme de "on va nourrir les villes", doit se mettre en forte relation avec l'agriculture périurbaine et rurale. Ce peut être une chance d'opérer cette reconnexion avec la ville.» Selon elle, un autre défi «est urbanistique et social: l'agriculture urbaine peut parfois être vue comme un phénomène "bobo" et ne se cantonner qu'à des produits de niche, hors de prix. Il est impératif que son développement soit aussi accompagné dans les territoires urbains les plus fragiles, pour répondre à leurs très nombreux besoins.» •

Mathilde de Aragao

Voyage, voyage, pas plus loin que la Suisse

TOURISME • L'OFSP a établi depuis le 6 juillet 2020 une liste des pays à risque pour les voyageurs suisses, qui devront subir une quarantaine de dix jours à leur retour. De nombreux Suisses ont alors préféré ne pas partir à l'étranger: il-elle-s ont voyagé à travers les pays autant bien sur la route que sur les sentiers des Alpes à la recherche d'autres paysages.

Le coronavirus, qui frappe la Suisse depuis février 2020, a conduit les autorités du Conseil fédéral à prendre des mesures restrictives. Elles tendent à limiter et stopper la propagation du virus, en l'absence de vaccin. La distanciation sociale d'au moins un mètre cinquante, le port du masque ou encore la désinfection des mains se sont normalisés au sein de toute la population. Mais ces mesures, bien qu'elles tendent à protéger tout un chacun, limitent fortement les déplacements.

Loisirs en pleine mutation

En effet, cette année est bien différente des précédentes. Nous pouvons aussi parler d'une grande prise de conscience par les Helvètes qui ont préféré rester au pays. Il-elle-s ont recherché davantage à s'éloigner des grandes villes, privilégiant des endroits plus paisibles, loin des lieux généralement très prisés par les touristes. De manière générale, la population suisse a souhaité soutenir l'économie locale tout en profitant de la période estivale, mais aussi en réduisant les risques de contamination. Face à son succès grandissant, le secteur du camping a alors dû s'adapter en proposant divers modèles de camping-cars, caravanes ou encore vans.

Les régions montagneuses ont gagné en popularité cet été

C'est donc sans surprise que les régions montagneuses ont gagné en popularité cet été: petits chalets ou encore cabanes en location ont ravi les touristes grâce à leur vue sur les sommets.

Un refuge au cœur de la montagne

En Valais, à 3'170 m d'altitude, se situe un petit coin de paradis: c'est la Cabane du Trient avec ses propriétaires M. et Mme Genet. Elle est le point de départ de plusieurs chemins empruntés par les alpinistes, puisqu'elle offre des vues imprenables sur les montagnes du versant suisse du massif du Mont-Blanc. Pour



Carmen Lonjat

cet établissement hôtelier, l'arrivée du coronavirus n'a pas été une «situation extraordinaire», selon le propriétaire Olivier Genet. La cabane doit souvent faire face aux divers aléas de la météo, ce qui peut réduire considérablement le nombre de visiteur-euse-s. Au début de la pandémie, le nord de l'Italie étant déjà confiné, le propriétaire a pu anticiper une potentielle fermeture des espaces publics en Suisse. Selon lui, il n'y a pas eu d'impact conséquent concernant les diverses charges liées à leur activité. En décidant de ne pas réengager de nouveaux·elles collaborateur·trice-s pour la saison, la cabane a limité les pertes. «D'habitude 60% de notre clientèle est étrangère, alors que cet été, c'est principalement des suisse-esse-s» selon le propriétaire. Il rajoute que la cabane reçoit principalement des couples, des groupes d'amis·es, ou encore des retraité·es. Le chemin est tout de même assez difficile d'accès avec des enfants. Aussi, les conditions météorologiques ont été plus

que favorables, avec des températures très clémentes et un soleil plus que généreux.

«D'habitude 60% de notre clientèle est étrangère, alors que cet été, c'est principalement des suisse-esse-s»

Ceci a donc aussi encouragé de nombreux·euses randonneur·euse-s et alpinistes à se déplacer.

Négligence des estivant·e-s

La cabane dispose d'une petite buvette, accessible aux client·e-s ou promeneur·euse-s qui s'arrêtent pour consommer un café ou s'acheter une part de tarte. L'établissement a pris toutes les dispositions afin que les distances soient respectées: tables espacées, plexiglas, mais aussi dans les dortoirs grâce à des cloisons entre les matelas. En

somme, l'exploitation a perdu près de trente places pour dormir. Toutefois, M. Genet a souligné que les personnes tendent à moins respecter les mesures sanitaires, se comportant quelques fois comme si «le virus n'était plus là. Il y a un relâchement de la situation, ici les gens viennent pour s'amuser et se détendre surtout!» Il n'est alors pas possible de contrôler tout le temps les visiteur-euse-s; cela doit aussi venir de leur bon sens de vouloir ou non respecter les normes. Il s'agit en effet de la responsabilité individuelle de chacun·e par rapport à sa santé et celle des autres. Il ne faut néanmoins pas oublier que le virus circule toujours, peu importe où nous nous trouvons géographiquement. Et il est important, selon Olivier Genet, de se rappeler que «c'est en faisant attention soi-même qu'on peut aussi protéger les autres».

Merci coronavirus

Le coronavirus a donc beaucoup transformé nos habitudes de voyager. Cela a donc été pour les divers établissements une première expérience qui a permis de tester l'efficacité à mettre en place des alternatives. L'acquéreur de la cabane déclare même qu'il ne veut pas engager hâtivement du personnel: «Je vais attendre de voir comment la situation évolue pour l'hiver prochain.» Maintenant, il s'agit d'anticiper tout ce qui pourrait arriver à l'avenir, notamment s'il venait à y avoir une autre pandémie, il faut toujours d'après Olivier Genet «être prêt pour le prochain problème».

Espérons que la saison hivernale profite des mêmes conditions

Néanmoins, dans la mesure du possible, il a encore été possible de profiter un peu de la saison estivale malgré les restrictions et la panique ambiante. Espérons que la saison hivernale profite des mêmes conditions météorologiques et ainsi du même attrait touristique. •

Jessica Vicente

Aux hommes de changer les couches

PATERNITÉ • Depuis plusieurs années, les inégalités au sein des couples sont exposées et questionnées, mais peu sont réduites par une réponse légale. L'introduction du congé paternité s'inscrirait comme la porte d'entrée vers une nouvelle conception égalitaire des rôles dans les couples.

Le 27 septembre dernier a été soumis au vote suisse «La modification de la loi sur les allocations pour perte de gain». Dit en des termes moins techniques, l'idée est simple; il s'agit de la mise en place d'un congé paternité d'une durée de deux semaines. Sous réserve d'être acceptée, cette décision aurait des conséquences importantes même si l'impact direct de ce congé paraît limité.

Une égalisation «en devenir» de la répartition des tâches

Par son application au milieu professionnel, cette initiative législative annonce une égalisation «en devenir» de la répartition des tâches ménagères dans le couple et des possibilités d'évolutions professionnelles des femmes. Ainsi elle s'annonce, de fait, comme un dispositif à la brèche entre deux types de couples qui pourrait potentiellement accélérer la transition du modèle dit «traditionnel» à un modèle plus égalitaire d'organisation sociale.

Le mauvais élève

La Suisse est ancrée depuis le début de l'ère industrielle dans un modèle

de répartition des tâches, ménagères et professionnelles, inégales entre les hommes et les femmes – un modèle sociologique qui se nomme «traditionnel» ou *female carer* et *male breadwinner*. Ce modèle considère l'homme comme responsable de l'approvisionnement financier du foyer et la femme dévolue aux tâches ménagères et familiales. Encore aujourd'hui ce mode d'organisation est tenace en Suisse. Il émerge déjà dans certaines périodes de la vie comme le précise Nicki Le Feuvre, professeure de sociologie à l'Université de Lausanne: «La Suisse apparaît comme un pays qui tarde à sortir complètement d'un modèle d'organisation dit 'traditionnel' de la vie familiale.» Néanmoins, ce modèle tend à se réfracter pour laisser place aux aspirations plus égalitaires, déjà perceptibles dans certaines étapes de la vie familiale, telle qu'avant l'arrivée d'un premier enfant. En outre, on observe un fort déclin de la répartition égalitaire du travail dès la présence d'un enfant en bas âge, de 0 à 3 ans: on passe de 53.9% à 11.7% et on note une augmentation du nombre de pères travaillant à temps plein. La parentalité advient effectivement la majorité du temps dans une période qui est propice aux promotions professionnelles et à l'évolution du salaire, l'âge moyen de la mère est de 31.7 ans en Suisse. De fait, à l'issue d'un congé maternité, les femmes

sont majoritaires à ne pas reprendre le travail de façon complète ou à l'arrêter totalement. Même si la plupart d'entre elles vont reprendre par la suite, les hommes sont moins coupés dans leur trajectoire professionnelle. Cette coupure dans la carrière professionnelle des femmes est très dommageable sur le long terme quant à l'apport financier et à leur montée possible dans la hiérarchie.

Au-delà des apparences

Loin d'opérer une rupture totale avec l'ancien modèle, c'est sur le plan symbolique que cette votation revêt toute son importance, souligne Nicki Le Feuvre: «Il est peu probable que ces quinze jours de congé modifient de manière significative la répartition du travail domestique et/ou du travail professionnel au sein des jeunes couples suisses, du moins, dans l'immédiat [...] L'enjeu est donc principalement symbolique. Mais il ne faut pas sous-estimer les effets réels de tels combats 'idéologiques'!».

C'est sur le plan symbolique que cette votation prend toute son importance

Ces deux semaines de congé ne prétendent pas et ne sont pas une égalisation des problèmes de genre dans le milieu professionnel car leur impact concret sera nécessairement limité. Cependant, elles seraient la première concrétisation législative d'un combat idéologique et constitueraient la marque officielle d'un dépassement d'un modèle traditionnel passé de date. •

Alexandre Cazes

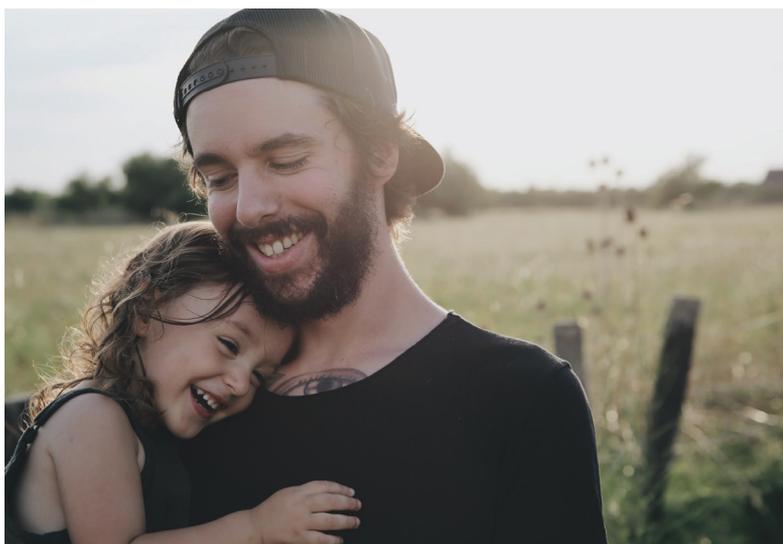
Chronique polémique

Vroum Vroum

Le bruit des motos suscite la colère.

La pollution sonore, mettant en danger la santé de la population suisse, est devenue une réelle problématique ces dernières années. Ce sont notamment les appareils motorisés, comme les motos, qui sont ciblés dans les campagnes de sensibilisation et dans les sanctions. L'article 54 alinéa 1 de la loi fédérale sur la circulation routière permet justement à la police de sanctionner les véhicules émettant trop de bruit et ne respectant pas les dispositions en vigueur. Il y a notamment la méthode de mesure au passage, qui mesure le niveau de décibels (dB) des véhicules. Or nombreux sont les cas où des motos dépassant le seuil des 80 dB ne sont pas sanctionnées car les bases légales manquent. En effet, la Suisse suit le système d'homologation européen des deux-roues qui consiste en un test de bruit normalisé, ne représentant pas le bruit maximum que peut faire une moto à plein régime. Le résultat du test peut être d'autant plus faussé par l'ajout d'un clapet de réduction sur les motos, qui régule le son du pot d'échappement; lorsque le clapet est fermé, notamment pour les tests de bruit, il agit comme un insonorisant, et peut être ensuite enlevé pour faire ronronner le moteur pendant la conduite. Ainsi, lors d'un contrôle de police, si le deux-roues est homologué, aucune sanction ne peut être portée, malgré le dérangement pour les riverain·e·s: la conformité aux directives lors du test permet ainsi une forme d'impunité. Malgré les nombreuses plaintes, notamment de la part de l'Office fédéral de l'environnement, la Suisse ne peut pas délimiter des conditions plus strictes en termes d'émissions sonores que les prescriptions européennes, de par les accords bilatéraux. Il y a ainsi une forme de lacune juridique permettant des bruits sonores dépassant les limites pourtant bien fixées, au détriment des riverains et au grand bonheur des conducteur·trice·s. •

Yaelle Raccaud



Less is more

LIFESTYLE • Alors que le consumérisme s'insère dans les multiples facettes de la vie privée, certain-e-s optent pour des modes de vie plus minimalistes. Mais d'où ce mode de vie est-il originaire et en quoi consiste-t-il?

À en croire le blog minimalisme.ch, «le minimalisme, c'est l'art de se simplifier la vie». Ainsi, cette discipline de vie – ou de mode – a apparemment tout pour nous combler. Elle a été popularisée en Occident par Marie Kondo, consultante japonaise en rangement et autrice du best-seller *La Magie du rangement* (2011), qui enseigne une méthode de tri dans laquelle le degré de joie est l'unique paramètre entrant en jeu. Marie Kondo invite ainsi à se reconnecter à l'essentiel pour être plus heureux-ses au quotidien.

C'est bon pour le moral

Si des dizaines d'ouvrages, blogs et chaînes YouTube se sont multipliés depuis, avec des approches plus ou moins variées, toutes et tous semblent s'accorder sur le bénéfice

psychologique à vivre désencombré-e-s. En effet, un environnement surchargé aurait des répercussions néfastes sur la santé mentale.

Un environnement surchargé aurait des répercussions néfastes sur la santé mentale

Face à la multiplication des *burn-out*, provoqués en partie par le modèle néolibéral actuel, le minimalisme présente un mode de vie alternatif. Alors, se débarrasser du superflu peut être une solution, à condition que ce que l'on considère comme essentiel soit constamment réévalué. En effet, ce

qui paraît indispensable à un certain moment de notre vie peut bien ne plus l'être quelques années plus tard.

L'écologie comme valeur cardinale

La question environnementale est en effet au cœur de la démarche, puisque la surconsommation reste l'un des facteurs responsables du réchauffement climatique. Bea Johnson, autrice du best-seller *Zero Waste Home* (2013), prône quant à elle le zéro déchet pour lutter contre le gaspillage sous toutes ses formes. Elle applique si bien sa philosophie qu'elle ne vit qu'avec un simple bocal en guise de poubelle. Les plus extrêmes vivent même dans des mini-maisons sur châssis: ces *tiny houses* venues tout droit des Etats-Unis se présentent comme une alternative économique

et écologique à l'habitat traditionnel.

Le zéro déchet pour lutter contre le gaspillage

En effet, vu leur taille réduite, ces maisons se chauffent très rapidement; il n'est donc pas nécessaire de dépenser beaucoup d'énergie à cet effet. Même si ce mode de vie n'est pas concevable pour tout le monde, une remise en question de sa consommation ne peut qu'être bénéfique pour soi et pour l'environnement! •

Pauline Pichard

Un pour tous, tous pour soi

INDIVIDU • Afin d'éradiquer le coronavirus, les gouvernements appellent à la responsabilité individuelle. Néanmoins, l'application en demeure plus compliquée que prévue, notamment de par l'instigation de l'individualisme comme norme hégémonique. La leur de ce Nous capable d'y remédier s'est considérablement affaiblie.

Les médias, vecteurs majeurs de l'information au sein des sociétés occidentales, dénoncent avec entrain un certain individualisme chez une partie de la population. Ils exacerbent l'importance d'un comportement responsable en vue d'un bienfait collectif, de par l'utilisation de termes qui sont devenus particulièrement familiers tel que «conscience collective», «gestes barrières» ou encore «distance sociale». Tendanciellement, les jeunes sont la cible principale des diffuseurs d'informations de par leur sois-disant laxisme ou inconscience face au danger. Ainsi, certains médias stigmatisent sur un ton tragique une frange de la population, mais sans réellement chercher à s'attarder à la genèse de ces comportements dits «irresponsables». Néanmoins, peut-on sincèrement blâmer cette jeunesse qui ne tend pas à se conformer à cette idée de responsabilité individuelle?

Infusion individualiste

En effet, un paradoxe subsiste. Depuis le XIX^e siècle, l'application des doctrines libérales, ainsi que la montée en puissance du système capitaliste, valorisent l'individu face au collectif. Emile Durkheim, père fondateur de la sociologie, montre dans *Le Suicide*, publié en 1897, qu'un processus d'atomisation de la société s'enclenche en cette période.



Son analyse montre que le capitalisme en est le grand responsable, puisqu'il crée des dérèglements sociaux en détruisant ce qui faisait solidarité auparavant. Cette tendance au morcellement de la collectivité s'est ensuite accentuée aux XX^e et XXI^e siècles avec l'hégémonie des politiques néolibérales

et le processus de mondialisation. De ce fait, un individualisme de singularité s'est progressivement répandu, sous le prisme de la consommation. Par conséquent, la conscience d'un Nous s'est considérablement estompée.

Le pas vers la collectivité

Malgré cette tendance à l'émiettement d'un sens de la collectivité, ce dernier semble retrouver sa grâce en cette période particulière. Plus précisément, les mesures de restrictions semblent avoir été en partie acceptées dans le dessein de sauver des vies. Et cela, pratiquement sans hésitation; pratiquement, car la simple idée que des vies pèsent plus lourd sur la balance que l'économie a mis un certain temps à s'imposer. Le questionnement sous-jacent qui en ressort est: pourquoi avoir besoin d'une pandémie afin de réhabiliter le sens de la collectivité? Comme le souligne le philosophe belge François de Smet: «Nous avons besoin de catastrophes pour nous rendre

compte de la plus-value du Nous». Par conséquent, un défi de taille se présente aux sociétés occidentales: réussir à trouver un équilibre entre individualisme et sens de la collectivité, tout en montrant que ce dernier peut assurément apporter des bienfaits conséquents au quotidien et non pas uniquement en période de crise.

Equilibre entre individualisme et collectivité

En vue de cette transformation considérable, il demeure primordial de ne pas rester cantonné-e au contemplatif, mais bel et bien d'agir promptement, peu importe l'échelle ou l'importance de l'acte en question. Comme le disait Lao Tseu, philosophe chinois, «un voyage de mille lieues commence par un pas». •

Adis Sabanovic

Bienvenue à l'UNIL!

RENTRÉE • Entre les cours en ligne et les deux sessions d'examens, nous avons dû, toutes et tous, quel que soit notre rôle, naviguer à vue. Cet effort d'adaptation et de flexibilité sera de nouveau sollicité car cette rentrée 2020-2021 annonce aussi son lot de défis pour tout le monde.

Alors que mi-mars la Suisse se confinait, le campus s'est abruptement fermé. Il a fallu adapter en peu de temps notre mode de vie mais aussi nos méthodes d'apprentissage. Les cours en présentiel n'étaient plus envisageables et la transition vers les vidéos, Zoom ou Webex, se fit avec plus ou moins de succès.

Garantir l'égalité des chances en ces temps de pandémie

De notre côté, nous avons adapté tous nos services afin de garantir le maintien de notre offre à distance. Nous avons, par exemple, créé un fonds d'urgence pour les personnes en détresse financière suite aux conséquences de la crise. De plus, afin de garantir l'égalité des chances en ces temps de pandémie, nous avons à plusieurs reprises émis des revendications concernant la tenue des examens. La cohésion et la collaboration des associations et syndicats étudiants ont permis de nous faire entendre et d'obtenir de la Direction qu'elle adapte les conditions de réussite en offrant la tentative zéro aux propédeutiques, ce qui, en premier lieu, n'était pas gagné.

Nos actions

De notre côté, la gestion de la crise a demandé une réorganisation et une participation très importante de l'équipe afin d'être réactif·ve·s aux nouvelles problématiques.

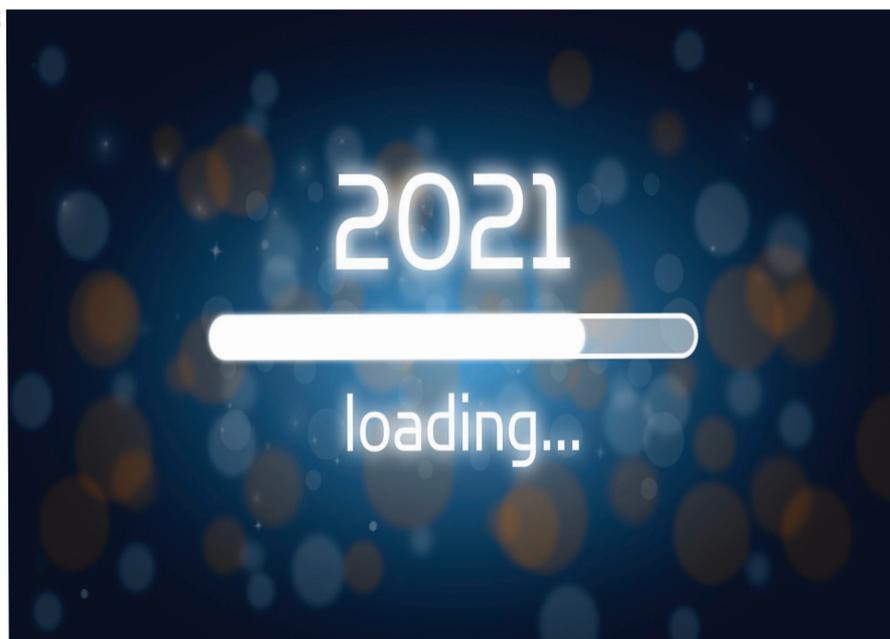
La gestion de la crise a demandé une réorganisation très importante

Nous nous sommes mobilisé·e·s pour des revendications aux niveaux institutionnel et politique, pour le

maintien de l'égalité des chances ainsi que la lutte contre la précarité étudiante. Les défis ont donc été nombreux et bien que l'on ait obtenu plusieurs victoires majeures, il nous est aussi arrivé de voir nos attentes déçues. Nos inquiétudes et préoccupations restent similaires pour ce semestre: intégration compliquée, problèmes financiers et difficultés à suivre les cours en ligne, entre autres. Comme lors du semestre dernier, nous allons continuer à vous représenter au mieux afin de garantir que votre avis soit pris en compte et que la situation actuelle ait le moins d'impact sur votre cursus.

Faire en sorte que la situation actuelle ait le moins d'impact sur votre cursus

Pour ce faire, nous allons tout d'abord conserver nos places au sein des différents groupes de travail de la rentrée mis en place par l'Unil, de manière à rester informé·e·s, à vous défendre et donc à nous assurer de l'équité des nouvelles mesures qui seront mises en place au fur et à mesure de l'année. Ensuite, si les conditions le demandent, nous n'hésiterons pas à faire de nouvelles revendications, puisque notre objectif est de nous assurer que chacune et chacun d'entre vous aient les mêmes chances de réussite que d'ordinaire. Finalement, nous avons constaté une communication parfois insuffisante voire floue de la part de l'Unil le semestre dernier et ferons donc notre possible pour que leurs informations vous parviennent ces



prochains mois.

Besoin d'aide?

Une FAQ a été publiée sur notre site concernant le système de jetons mis en place, qui devrait répondre à vos questions au sujet des masques ou du système de cohortes. A noter que si vous avez des questions par rapport à vos cours, vous pouvez contacter votre association représentative. D'ailleurs celles-ci, comme la plupart des autres associations de l'Unil, restent opérationnelles; n'hésitez donc pas à vous informer sur les événements qu'elles organisent et à les rejoindre.

Pour vous soutenir

Finalement, nous vous souhaitons un beau semestre malgré les conditions spéciales qui l'accompagnent.

Nous nous engageons à vous soutenir au mieux en cas de difficulté

Sans oublier que nous nous

engageons à vous soutenir au mieux en cas de difficulté ou pour vous réorienter en cas de besoin.

Nous réclamons de meilleures conditions pour la communauté estudiantine

Certes, ce semestre sera plus compliqué qu'à l'accoutumée et vous demandera davantage d'adaptation, mais si ces nouvelles conditions d'études s'avèrent injustes ou inadaptées, nous réclamerons avec vos associations représentatives de meilleures conditions pour l'ensemble de la communauté estudiantine. •

Mathieu et Léa

Retrouvez
notre onglet FAQ sur:
fae-unil.ch
Les diverses associations
représentatives:
unil.ch/associations

Accueil avec restrictions

ÉCHANGE • Les échanges universitaires continuent malgré la pandémie et l'association chargée de proposer des activités aux nouveaux venus, Erasmus Student Network (ESN), doit adapter ses activités à la situation.

Principalement européen-ne-s, quelques étudiant-e-s ont réussi à effectuer un échange à Lausanne malgré les nombreuses annulations. Ils et elles sont accueilli-e-s, comme d'habitude, par l'association Erasmus Student Network (ESN), dont la tâche est complexifiée par la quantité de normes de sécurité à respecter en raison de la pandémie. Ainsi, la traditionnelle semaine d'intégration (*Welcome Week*, organisée avec la branche ESN de l'EPFL), comportant notamment un rallye à travers la ville de Lausanne, une visite du campus, une soirée raclette et un week-end dans un chalet a dû être adaptée. ESN Unil et ESN EPFL ont donc adopté un nouveau modèle pour permettre le déroulement de l'événement, en séparant les 250 participants en sous-groupes de 25

personnes. «Nous n'avions pas envie d'arrêter complètement les activités, car ce n'est particulièrement pas facile pour les étudiant-e-s en échange, du fait qu'ils ne connaissent personne. C'est surtout compliqué de poser les limites pour décider de la



tenue d'un événement», explique la présidente de l'association ESN Unil, Marine Piller Hoffer. «L'organisation de la *Welcome Week* a même créé une situation assez comique: puisque

nous ne pouvions pas utiliser le campus de l'Unil, nous avons fait la visite du campus sur le site de l'EPFL, lequel nous a pris en photo et affichés sur son site Internet en nous citant comme étudiant-e-s de l'EPFL».

Les sorties continuent

L'association a aussi pensé aux étudiant-e-s ayant dû rester en quarantaine et n'ayant pas pu prendre part à l'événement. Elle a ainsi instauré un système de livraison de nourriture pour les personnes confinées. Des propositions ont été émises, surpassant même la demande. Un autre mécanisme de parrainage, le *buddy system*, destiné à intégrer les étudiant-e-s étranger-ère-s, continue de fonctionner sans baisse de régime: une centaine d'étudiant-e-s locaux ont ainsi

accueilli un nombre équivalent de leurs congénères étranger-ère-s. Pour le semestre à venir, les activités ne seront néanmoins pas en reste: «Le semestre passé nous avons constaté que les activités en ligne ne marchaient pas, nous avons donc privilégié les randonnées et visites de villes et de musées pour cet automne, avec un nombre de participant-e-s limité à 30 pour respecter les contraintes», expose Clara Therond, vice-présidente d'ESN Unil. Se projetant, Clara Therond et Marine Piller Hoffer ont l'espoir commun de pouvoir vivre un second semestre normal et de réaliser à nouveau de gros événements pour les étudiant-e-s. •

Killian Rigaux

Le Vorace, avide de local

ALIMENTATION • Un nouveau magasin, Le Vorace, situé dans le Vortex, s'apprête à ouvrir boutique au mois d'octobre. Composée presque exclusivement de produits locaux, la boutique est gérée par une association qui suit un modèle de fonctionnement participatif.

Le Vortex prend progressivement vie en ce début d'automne. Alors que nombre d'étudiant-e-s ont intégré leurs nouvelles résidences dans divers étages du complexe à la fin de la période estivale, un local situé au rez-de-chaussée se destine à devenir leur magasin. Le lieu fourmille d'activité: des bénévoles s'affairent, transportant des constructions en palettes destinées à accueillir différents produits. C'est une première pour cette équipe composée d'étudiant-e-s de l'Unil, qui a décidé de mettre sur pied cette épicerie durable, nommée Le Vorace. Enthousiaste, Margaux Krieg, membre de l'association, expose tour à tour le futur rôle des structures constituées en palettes parsemant le magasin, de celles qui accueilleront le pain frais à celles destinées aux légumes. Seule une dernière étagère, un peu à l'écart et destinée aux produits de première nécessité, crée une légère entorse à la provenance locale des marchandises, car certaines

ne sont proposées par aucun-e producteur-trice local-e. L'épicerie restera d'ailleurs fermée le mardi, jour de marché à l'Unil, pour éviter de faire de la concurrence aux marchands.

Avantages pour les bénévoles

Le Vorace a adopté un modèle de fonctionnement participatif, «une sociocratie dans laquelle tous les postes sont tirés au sort et doublés, pour satisfaire les exigences légales», explique Margaux Krieg. Si pour l'instant l'association compte sept membres officiels, c'est une trentaine de personnes qui participent à la construction du magasin. Les bénévoles bénéficieront de 15% de rabais sur les produits vendus, en échange d'une participation de trois heures par mois à l'épicerie. Les horaires d'ouverture dépendront ainsi du nombre de membres, que Margaux Krieg espère suffisant, afin de pouvoir concurrencer les grands

commerces situés non loin, sur le campus.



Un financement en cours

Le financement du projet a aussi été source d'inquiétudes. Si l'Unil affiche son soutien par divers dons et en exonérant l'association de loyer jusqu'en décembre, les membres du Vorace ont lancé le 24 août un *crowdfunding* afin de financer l'équipement de base du magasin. «Si nous n'arrivons pas à récolter la totalité de la somme demandée avant l'échéance du 28 septembre, tout l'argent sera

redonné aux donateur-trice-s. L'ouverture, prévue au début du mois d'octobre, serait alors compromise», appréhendait Margaux Krieg. Finalement, des 40'000.- demandés, 44'253.- ont été récoltés (27.09). L'association étant à but non lucratif, elle prévoit de progressivement baisser les prix de ses produits, au fur et à mesure que les investissements initiaux auront été remboursés. A terme, les membres du projet voient déjà leur épicerie comme un lieu au cœur de la vie locale, dans laquelle les riverains viendront faire leurs commissions, en plus des résident-e-s du complexe étudiantin. L'emplacement du Vorace résume d'ailleurs cette volonté: une porte s'ouvre sur le centre du Vortex et l'autre sur la rue menant aux habitations de la commune voisine. •

Killian Rigaux

La Galerie des Arts

Amour

Le plus grand défi de la vie est de passer de la haine à l'amour. De la peur à la confiance. Car oui, l'amour fait peur. L'amour effraie. Mais pourquoi? De quoi avons-nous peur? D'être déçu? De souffrir? Une peur légitime. On a peur de donner, car on a peur de ne pas recevoir en retour. Peur d'être aveuglé, tronqué, détourné, trompé, trahi, menti, exploité et manipulé, même. Comment oser aimer, dans ce cas?

On entend beaucoup parler, dernièrement, d'amour inconditionnel. Cet amour indépendant de toute condition. Qu'il pleuve ou qu'il vente, vous aimez. Ce type que vous ne connaissez pas dans la rue vous manque de respect? Ce n'est pas grave, vous l'aimez pour ce qu'il est: un être humain doué d'émotions et de sensibilité. La vie vous chie dessus? Ce n'est pas grave, vous aimez quand même la vie. Vous pouvez souffrir, vous pouvez pleurer, vous pouvez ressentir de la tristesse. Tout cela n'empêche pas d'aimer.

Cela ressemble à du masochisme? Distinguons nettement amour et acceptation. Par exemple, cette personne dans la rue qui vous a insultée gratuitement: un tel acte peut vous faire du mal. Ne l'acceptons pas. Ne l'acceptons jamais. Disons-lui: «Je n'accepte pas que vous me parliez sur ce ton, monsieur. Je suis un être humain, je mérite respect et considération». Et nous parlerons à cet homme avec respect et considération également.

Il continue à me manquer de respect? Ce n'est pas grave. Je lui réponds: «Ce que vous dites ne m'affecte pas, monsieur. Vous vous faites du mal à vous-même. Je vous conseille de travailler à résoudre vos problèmes dans votre vie au lieu de vous en prendre à des gens que vous ne connaissez pas dans la rue.» Et je m'en vais. Pourquoi rester, s'il continue à me manquer de respect? Rien ne m'oblige à passer plus de temps avec lui, si je n'en ai pas envie. Mais je n'ai pas besoin de rentrer dans son jeu et de lui manquer de respect pour autant.

Ce faisant, je n'ai pas peur d'aimer mon prochain, et de lui montrer que je l'aime et que je le respecte, que je ne lui veux pas de mal, et que je ne lui souhaite que du bien. Et je n'accepte pas non plus qu'il me fasse du mal.

Pour ne pas se faire prendre dans le cercle de la haine et de la provocation, il faut être serein. Evidemment, il m'arrive de m'énerver. Il m'arrive d'avoir le sang qui bouillie, me monte aux joues et me fait rougir d'indignation. Il m'arrive d'entrer dans une colère belle et terrible suite à une injustice. Mais je ne mélange pas colère et haine. J'éprouve de la colère, oui. Mais pas de la haine.

Pourquoi je n'éprouve pas de haine? Je m'y refuse. Je n'en veux pas. Car je sais que si j'en éprouve, mon cœur va se consumer et pourrir de l'intérieur. Je vais devenir aigri. Je vais perdre ma faculté à m'émerveiller de tout. Je serai malheureux. Terriblement malheureux. Et je ne veux pas me laisser gâcher ma propre vie.

Je ne perds pas de vue mon objectif. Je n'oublie pas qui je suis, ni ce que je veux accomplir dans la vie. La haine est un poison. Un poison pour nous-mêmes et un poison pour les autres. Je ne veux pas me nourrir de poison. Et je ne veux pas non plus nourrir mon prochain avec. Apprendre à aimer inconditionnellement la vie, son prochain, et soi-même: l'objectif de toute une vie.

Si vous aimez vraiment, vous aurez confiance, et vous aurez le courage d'affronter vos peurs. Si vous vous aimez vous-même, vous ferez des choix qui vous feront du bien sur le long-terme. Vous refuserez tout ce qui vous empoisonnera. Vous vous hisserez vers le haut, et vous encouragerez les autres à se hisser eux-mêmes vers le haut. S'entraider et se soutenir moralement mutuellement permet de changer sa vie et celle des autres, en bien. •

Alessandro Cuzzo Vilá

Mathilde de Aragao



Jalousie

Des écrans cassés entre nous,
On s'est connues il y a bien longtemps,
L'amour s'est niché, a fait passer l'hiver,
A toujours conservé ce léger goût amer,

Maintes fois, on s'est assises sur des étoiles,
On discutait sur des lits de feuilles,
Ce sont tes yeux qui me disaient l'heure,
l'll love you till the end of times, soufflaient les vents.

On a grandi sur la route où fleurissent les roses,
Ici, les gens vont et viennent,
Et c'est toujours mon âme et la tienne.

F.M.C.



Bulles en hauteur - Carmen Lonfat

Athlètes à l'épreuve du confinement

PERFORMANCES • Le confinement a renvoyé tou-te-s les athlètes à la maison, les laissant dans une incertitude concernant leur avenir sportif. Si beaucoup ont souffert de cette période, certain-e-s ont testé de nouvelles méthodes d'entraînement, avec parfois à la clé de nouveaux records personnels.

Chaussures de course au placard, salle de sport improvisée au salon ou encore yoga dans le jardin (pour les plus chanceux-euses), le confinement dû à la crise du coronavirus a indéniablement marqué nos pratiques sportives. Si pour le commun des mortels, le défi résidait principalement dans le fait de continuer à être un minimum actif-ve-s, de leur côté, les sportif-ve-s de haut niveau ont rapidement revu leurs objectifs à la baisse, avec toutes les conséquences que cela entraîne. Beaucoup se sont senti-e-s perdu-e-s et en proie à l'angoisse, voire à la dépression. Néanmoins, à l'aube du déconfinement, certain-e-s athlètes ont vu leurs performances s'améliorer.

Fini les entraînements

On peut imaginer l'impact manifeste des mesures de confinement sur le quotidien des athlètes, à la suite de l'annulation des entraînements et des compétitions à venir. Plus qu'un emploi du temps chamboulé, c'est toute une organisation de vie qui a été remise en question, dont les effets se sont vite fait ressentir au niveau psychique. Selon une étude menée en avril dernier par la Fédération internationale des associations de footballeurs professionnels (Fifpro), sur 1'602 athlètes issu-e-s de seize pays différents, 13% des joueurs et 22% des joueuses auraient présenté des symptômes dépressifs depuis le début du confinement, soit plus du double qu'en début d'année.

Toute une organisation de vie qui a été remise en question

Dans une interview pour *Le Monde*, Vincent Gouttebauge, médecin en chef de la Fifpro et à l'origine de l'enquête, expliquait: «Cette période a remis en cause la valeur du sportif, son identité en tant que tel, ce qui a causé des troubles.»

Des performances moindres?

Quid des conséquences du confinement sur la performance des



athlètes? Au vu de la situation, ces dernier-ère-s ont été contraint-e-s d'adapter leurs méthodes d'entraînement, ainsi que leur intensité; opter pour le rameur d'intérieur plutôt que pour le kayak de rivière. De fait, c'est toute une préparation pour participer à de grandes compétitions mondiales, comme les JO de Tokyo, qui a été bouleversée. A ce propos, interviewée par *France 3*, Claire Bren, double-championne du monde de descente de rivière, attestait: «Pendant quinze jours, ça peut aller. Après au-delà, je pense que ça peut être préjudiciable pour nous, les sportif-ve-s, parce qu'on a besoin d'être dans notre élément spécifique.» Par ailleurs, si l'on s'en tient aux observations du psychologue étatsunien Norman Triplett, au sujet de la facilitation sociale, il semblait que la présence d'autrui, notamment en co-action, ait un effet bénéfique sur la performance d'un individu. Dans cette perspective, Stéphane Diagana, champion du monde d'athlétisme (400m haies), relevait sur *France tv Sport* que «même dans le cas des sports dits individuels, l'athlète évolue le plus souvent dans sa pratique au sein d'un groupe, qui constitue un puissant moteur de motivation».

Et pourtant!

Alors que tout portait à croire que la reprise des compétitions aurait été courbaturée, bon nombre d'athlètes ont vu leurs performances s'améliorer, battant parfois leur propre record. C'est le cas notamment du lanceur de javelot allemand, Johannes Vetter,

qui a réussi le deuxième meilleur lancer de l'histoire à 97,76m (pour un record du monde à 98,48m signé Jan Zelezny); du sauteur en hauteur vaudois Loïc Gasch, qui a passé la barre des 2m30, améliorant de 3 centimètres son propre record; ou encore de la sprinteuse suisse Ajla Del Ponte, qui a réalisé sa meilleure performance personnelle sur 100 mètres, de 11''21 à 11''08.

Utiliser le confinement pour tester de nouvelles méthodes d'entraînement

Cette dernière déclarant par ailleurs que la période de quarantaine l'avait vraiment aidée, en lui permettant de vivre au jour le jour, un état d'esprit qu'elle tient à garder pour l'avenir. Finalement, le grand défi des sportif-ve-s de haut niveau, durant cette période, a été de s'adapter à un contexte marqué par toutes sortes d'incertitudes. Beaucoup se sont servi-e-s du confinement pour tester de nouvelles méthodes d'entraînement, travailler sur d'autres parties du corps en complémentarité à leur pratique sportive ou encore apprécier un rythme moins soutenu, qui ne serait pas permis en période de préparation intense... en attente, peut-être, d'une future médaille! •

Mathilde de Aragao

Echos du LUC

Quelques semaines seulement après la fin d'une saison de printemps étendue jusqu'au milieu de l'été pour certains clubs ou au contraire annulée pour d'autres, le sport amateur reprend un rythme de compétition normal. Une nouvelle réjouissant aussi les spectateur-trice-s, autorisé-e-s à revenir aux bords des terrains.

Le LUC rugby a ainsi pu effectuer son habituelle préparation physique durant l'été, clôturée par une semaine de stages et remporter un match amical contre Stade Lausanne Ouchy. Un début de saison tronqué par un cas de coronavirus dans une équipe et la quarantaine imposée en conséquence, perturbant les entraînements et la tenue des premiers matchs. L'équipe de LNA a eu peu de temps pour retrouver le terrain suite à ce repos forcé et a subi une défaite 22-15 contre Hermance samedi 26 octobre. Leur prochain match à Dorigny se tiendra le 17 octobre à 15h, contre le Nyon RC. Le club assiste aussi aux débuts de l'équipe féminine de rugby à VII, formée cette année, permettant ainsi aux étudiantes de participer à des compétitions officielles.

En unihockey, le championnat a repris pour la deuxième équipe du club qui fête son retour en troisième ligue. Le LUC II s'est ainsi imposé 5-4 à domicile dans un match à rebondissements contre les bernois White-wings Schüpfen-Busswil. Menant 2-1 à la fin du premier tiers, l'équipe effectue une performance similaire dans le deuxième tiers pour mener 4-2. Le LUC, remonté en fin de match au score de 4-4 suite à un haut pressing de l'équipe adverse et sauvé à maintes reprises par son gardien Franco, emporte la victoire sur le fil à 31 secondes de la sirène, sur un triplé de son attaquant Gygax.

Le LUC volley, dénombant deux tiers d'étudiant-e-s dans son équipe de LNA, a perdu la finale de la Supercup qui l'opposait au Lindaren Volley Luzern et se prépare déjà pour le 11 novembre (à 19h), date du match retour du premier tour de Coupe d'Europe contre le club estonien Saaremaa VK. •

Killian Rigaux

Flûte alors...

Pour les adeptes de flûte de pan, un événement à ne pas manquer s'annonce: Michel Tirabosco, l'une des figures européennes en la matière, accompagnera l'Orchestre de Chambre de Genève le samedi 3 octobre 2020 à 16h, dans le studio Ernest-Ansermet à Genève. Au programme, tant des classiques (Haydn, Chappuis, Bartók) que des airs traditionnels, se retrouvant dans les danses populaires roumaines. Un orchestre dirigé par Arie Van Beek dont la prestation sera accompagnée par les dessins *live* de Tom Tirabosco.

Studio Ernest-Ansermet, Genève, le 3 octobre 2020.

Up in the Sky

En 2011, 77 Bombay Street, un groupe folk et joyeux, habillé d'uniformes bigarrés, est apparu, comme tombé du ciel, avec une bonne humeur et une simplicité des Alpes suisse allemandes. Neuf ans plus tard, il est possible de les entendre à nouveau. Les Docks, toujours au service du bon goût, les a ajoutés à sa programmation. Allez donc les écouter le 12 novembre 2020.



Concert de 77 Bombay Street, Les Docks, Lausanne, le 12 novembre 2020.

Un drôle de Chantier



En mars 2020, le théâtre de Vidy devait produire l'insaisissable spectacle-performance de Stefan Kaegi: *Société en chantier*. Mais surgit la Covid-19 et personne n'a pu admirer ce travail, issu d'une collaboration avec le maintenant célèbre collectif allemand *Protokoll*. Pour notre plus grande chance, il sera possible d'aller voir ce «chantier» du 23 au 31 octobre 2020. Il faudra s'attendre à une immersion totale, lors de laquelle la fiction infusera le réel. En effet, l'interaction avec le public est un aspect très important pour *Protokoll*; fini le temps où le théâtre était une activité contemplative. Les spectateur-trice-s verront le quatrième mur tomber.

Palais de Beaulieu «Société en Chantier», organisé par le Théâtre de Vidy Lausanne, du 23 au 31 octobre 2020.

Buffet à volonté

Profitez de la météo détériorante pour aller vous réfugier dans les multiples musées de Suisse romande. A l'occasion, le musée d'ethnographie de Genève propose l'exposition «Jean Buffet, un barbare en Europe» de septembre à février. Tout le temps du monde, donc, pour découvrir l'univers fascinant de l'art brut d'après ce peintre et sculpteur français, venu visiter la Suisse en 1945. Ces contributions autant théoriques qu'artistiques seront de mise, de quoi en intéresser plus d'un-e.

Exposition «Jean Dubuffet, un barbare en Europe», Musée d'ethnographie de Genève du 8 septembre 2020 au 28 février 2021.

Crise de nerfs

Anton Tchekhov, l'écrivain russe au théâtre si renommé, sera mis en scène à l'Octogone à Pully. La *Crise de Nerfs*, c'est la rencontre entre un auteur sacré et un metteur en scène célèbre. L'aspect comique, le goût du grotesque propre au jeune Tchekhov sont un singulier feu d'artifice au sein duquel se fréquentent humour et émotion.

***Crise de nerfs* d'Anton Tchekov, mise en scène par Peter Stein, à l'Octogone, Théâtre de Pully, le 7 novembre 2020.**

Et aussi...

Du 04.09.2020 au 03.01.2021 – Exposition – Arts et Cinéma – Fondation de l'Hermitage.

Du 15.09 au 05.11.2020 – Théâtre – Dans la forêt de Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre – Théâtre de Vidy.

En Octobre 2020 – Film – The Twentieth Century – Cinéma de Bellevaud.

Du 02 au 04.10.2020 – Performance – Partout, Plateforme internationale de performances d'art – Arsenic, Lausanne.

Du 02 au 11.10.2020. – Ballet – Béjart Ballet Lausanne – Opéra de Lausanne.

Du 03.10.2020 au 17.01.2021 – Exposition – Jozef Czaski, peintre et écrivain – Fondation Jan Michalski.

Du 09.10.2020 au 10.01.2021 – Exposition – Kiki Smith: Hearing you with my eyes – Musée Cantonal des beaux-arts, Lausanne.

Du 14 au 18.10.2020 – Festival – LUFF, Lausanne Underground Film & Music Festival 19^e édition – Lausanne.

Du 16.10.2020 au 17.11.2021 – Exposition – Giovanni Giacometti Aquarelles – Musée Cantonal des beaux-arts, Lausanne.

Du 23 au 31.10.2020 – Théâtre – Société en chantier de Stefan Kaegi (Rimini Protokoll) – Palais de Beaulieu.

Du 29.10 au 01.11.2020. Festival – Jazz Once + – Casino de Montbenon, Lausanne.

Traduction, est-ce possible ?

(RE)LIRE • Discipline académique encore relativement récente, la traductologie a peiné à s'imposer dans le milieu universitaire. Sa fiabilité et sa crédibilité ont longtemps été mises en cause, auxquelles s'est rajouté la difficulté à dénommer et cerner la discipline, tant celle-ci est vaste et variée.

Si la traduction est, pour citer les dires de la directrice du Centre de traduction littéraire de Lausanne, Irene Weber Henking, «quasiment liée à l'invention de l'écriture», la traductologie ne s'est timidement imposée, en tant que discipline académique, qu'au milieu du XX^e siècle. En effet, alors que la traduction est déjà effectuée par des scribes de l'Égypte antique, la traductologie est une science récente. Pour cause: même son appellation et sa définition n'ont pas toujours fait l'unanimité. Si bien qu'il a fallu attendre 1972 pour que le poète et traducteur James Holmes lui attribue un nom définitif en anglais dans son article *The Name and Nature of Translation Studies*. En France, le terme n'a pas été accepté sans débat, oscillant entre «science de la traduction» et «translatologie».

Un vaste champ d'étude

Pour ce qui est de son champ d'étude, il est tout aussi flou et difficile à limiter, tant la traductologie peut être abordée dans le domaine des sciences du langage que dans des approches sociologiques, psychologiques ou historiques. En bref, ce qui caractérise la traductologie, c'est son interdisciplinarité.

«En comparant les traductions, on suit l'évolution d'une société»

A ce propos, Myriam Olah, spécialiste en littératures comparées, expose son approche méthodologique, qui éclaire grandement sur la discipline académique en question: «En tant que spécialiste de littérature comparée, je mobilise une approche comparative du traduire. Cette méthode me permet de situer les textes dans leur culture et dans leur époque respectives. Je cherche ainsi à transposer des formes linguistiques très variées en apportant des éléments sur leur émergence. Cette ouverture sur les différentes cultures m'aide à reproduire la langue et à transmettre des éléments pertinents sur le contexte».

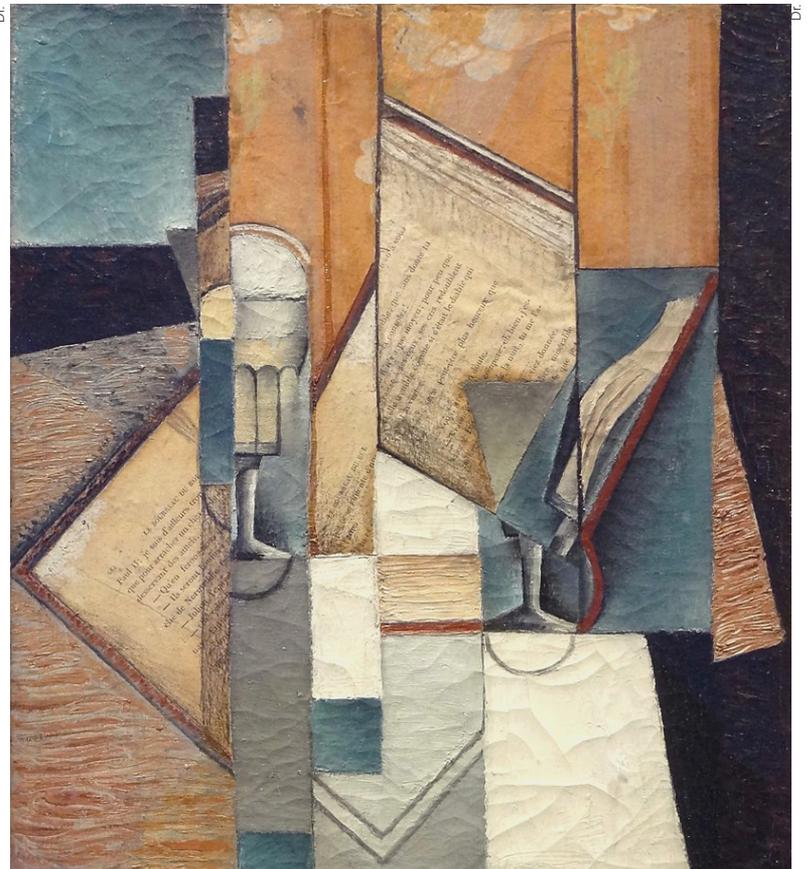
Autant la traduction permet de souligner la richesse d'une langue et de sa culture plus largement, autant elle se veut le reflet d'un état de société, au même titre que la littérature. Irene Weber Henking complète: «En comparant les traductions, on peut suivre l'évolution d'une société.» Les traductions sont en effet vouées à être revisitées au fil du temps et il suffit de se référer à la polémique actuelle créée par le changement du titre français *Les Dix petits nègres* d'Agatha Christie en *Ils étaient dix* pour se rendre compte de la valeur symbolique et politique d'une traduction.

La fidélité absolue, un modèle à suivre?

S'il est vrai que les idéogrammes ne supportent pas le passage à l'alphabet, ou que de nombreux phonèmes disparaissent d'une langue à une autre, Myriam Olah ne place pas la fidélité absolue comme vertu cardinale dans le processus de traduction: «Dans sa *Poétique du traduire* (1999), Henri Meschonnic, linguiste français contemporain, insiste sur l'importance du rythme en traduction. Le rythme a plus d'importance que la fidélité qui reste relative. Le-la traducteur·trice inscrit le texte dans un autre temps et dans une autre langue, en créant une nouvelle poétique. Dans le cas d'un texte littéraire, il doit traduire l'oralité.» La chercheuse Irene Weber Henking nous éclaire davantage sur cette approche consistant à déprécier les traductions: «Cela vient des XVII^e et XVIII^e siècles, périodes durant lesquelles apparaissent des textes nommés "belles infidèles". Elles renvoient à une manière de traduire les classiques conformément au goût français, ce qui a profondément détérioré la réputation de la traduction.»

«C'est un voyage de longue haleine, parsemé d'étapes»

Ceci dit, Myriam Olah précise que «toute traduction est une



Juan Gris, *Le Livre*, 1913.

rénonciation»; il ne s'agit donc pas pour le-la traducteur·trice de faire un copier-coller d'un texte dans une autre langue: «Chaque texte est une découverte! Un détail linguistique dissimule un univers à part entière. C'est un voyage de longue haleine, parsemé d'étapes au cours de l'élaboration du manuscrit. Chaque étape apporte une nouvelle cohérence au texte.» En bref, envisager la traduction uniquement par le biais de ses infidélités sémantiques ou prosodiques est pour le moins réducteur.

Avancées technologiques: une menace?

Si nous vivons dans un monde où la technologie envahit toutes les sphères – ou presque – de notre société, la traduction littéraire n'est pas menacée par une informatisation généralisée. Du moins, l'expert·e voit son travail significativement allégé grâce aux banques de données, lui

épargnant ainsi souvent de longues heures de recherches physiques dans les archives – bien que celles-ci restent indispensables dans le cas d'études de manuscrits. A ce propos, Myriam Olah souligne les limites de la traduction automatique: «Il existe évidemment des outils informatiques très performants, mais ils n'arrivent pas à reproduire le rythme. Les textes à traduire s'inscrivent dans une mise en discours, dans un acte de langage. La traduction automatique est incapable d'intégrer les détails contextuels, les nuances discursives et les "nœuds" textuels, c'est-à-dire "là où le signe casse".» Autrement dit, les traducteur·trice·s littéraires ont encore de beaux jours devant eux·elles! •

Un pacte avec la lumière

PHOTO • Toutes les astuces sont bonnes pour améliorer son image. Les réseaux sociaux l'ont compris et proposent pléthore de filtres. Dans ce contexte, le noir et blanc se démarque par sa simplicité. Naviguant entre vintage et grand art, il n'est néanmoins pas toujours facile à maîtriser.

«Regarde ces couleurs, c'est magnifique!» Voilà qui résume parfaitement la sensibilité photographique de certains. C'est toujours de la beauté des teintes qu'il faut s'émer-



veiller. Aussi, lorsque la qualité d'une photo est considérée, le regard se penche sur les rouges qui embrasent le ciel, les bleus tantôt profonds tantôt verdâtres de la mer, ou le contraste des néons dans les ruelles de Tokyo. Alors quelle surprise quand cette inconnue, starlette des réseaux,

change sa routine de photos édifiantes pour proposer un reflet achromatope. Le mi-nu est très réussi et s'inscrit sans conteste dans sa ligne éditoriale mais il tranche avec le reste. Il paraît plus beau, plus calme aussi comme un jour de pluie en fin d'été. Si le noir et blanc semble anoblir le cliché, c'est parce qu'il remonte aux origines de la photographie, celle des maîtres qui en ont édicté les codes. A son arrivée, la couleur peine à s'imposer dans les arts. On lui reproche de n'être pas assez aboutie. L'exposition «All Color Photography» présentée au MoMa en 1950 est révélatrice de son utilisation: c'est un thème en soi. Petit à petit, les procédés s'affinent et la couleur fait sa place dans les galeries, passant de sujet à support pour, finalement, devenir la norme. C'est particulièrement

vrai dans la photographie grand public qui privilégie le réalisme. Le contraste incolore est donc devenu un choix esthétique. Il permet d'équilibrer les clichés où certaines couleurs pourraient prendre trop de place. Ou encore déformer le point de vue pour créer une distance avec la réalité, comme la scène d'un théâtre d'ombres.

Effet vintage

Au quotidien, l'application la plus courante est l'effet vintage: une image fixée hors du temps, un regard éternel. Les plus doué-e-s jouent avec la lumière, creusent un sujet tout en relief, majestueux et empli d'une dignité, d'un sérieux qu'on croyait réservé à celles et ceux qui ont vécu. Les autres font ce qu'il-elle-s peuvent. Au mieux, on se demande si la photo

vient du grenier familial. Au pire, c'est une publication comme une autre, estompée derrière une couche de filtres. Car l'absence de couleur doit être comblée par autre chose: le rythme, la texture, l'éclairage. Pour faire simple, la photographie «avant d'être un pacte avec la couleur, c'est un pacte avec la lumière», résumait l'écrivain suisse Nicolas Bouvier. Et c'est bien là que bon nombre de curieux-euses pêchent, focalisé-e-s uniquement sur la patine apportée par les nuances de gris, ils oublient l'essence même de cet art. Pour intensifier un profil Instagram, il est donc évident de déposséder les publications de leurs éclats colorés. Les likes suivront en masse... ou pas. •

Alexandre Cergneux

Auteures au ta(quai)

LIVRE • Peut-être vous réjouissiez-vous de retrouver, sous les tentes blanches du Livre sur les quais, les écrivain-e-s venu-e-s présenter leurs nouveaux romans à leur public. Haut les cœurs, le dernier chapitre n'est pas encore écrit!

Si le mois de septembre rime avec rentrée universitaire, il entraîne toujours avec lui une autre rentrée, littéraire, cette fois. Comment celle-ci s'annonce-t-elle après ces derniers mois où il a fallu composer, pandémie oblige, avec la fermeture des librairies, des bibliothèques et des espaces culturels?

Le monde du livre

Malgré tout, le monde du livre montre de quel bois il se chauffe, et ce ne sont pas moins de 511 nouveaux romans qui sont présentés cet automne, dont 65 de la main de primo-romancières. Au-delà d'une répartition entre des autrices cataloguées comme «jeunes premières» ou «valeurs sûres» – citons à ce titre, le Amélie Nothomb cru 2020, intitulé *Les Aérostats* –, cette rentrée littéraire se veut aussi résolument féminine et féministe, dans le sillage du mouvement #metoo. Ainsi, le premier roman de Maylis Adhémair,



Bénie soit Sixtine, paraît sous la houlette de Vanessa Springora, nouvellement nommée directrice des éditions Julliard, et elle-même auteure de *Consentement*, publié en janvier dernier. Concernant l'actualité littéraire romande, s'est tenu à Morges, du 4 au 6 septembre, le désormais traditionnel *Livre sur les quais*, renommé pour l'occasion *Livre sur les quais, autrement*, comme pour mieux souligner les conditions

particulières préalables à son organisation.

Des écrits qui interrogent la société

Le festival avait invité pour présidente d'honneur de cette onzième édition Camille Laurens, dont le dernier roman, *Fille*, est paru aux

éditions Gallimard. Parmi les romans de la rentrée se retrouvent deux thématiques, peut-être pas si éloignées l'une de l'autre. D'une part, des écrits qui interrogent le rôle des femmes dans la société et, de l'autre, ceux qui pensent le monde d'après, comme le fait Antoinette Rychner dans son roman *Après le monde*, elle aussi invitée du *Livre sur les quais*. L'auteure y relate la chute de notre société en s'inspirant des théories de la collapsologie. Enfin, que vous vous effondriez avec Rychner, que vous vous indigniez avec Laurens, que vous vous retrouviez en Belgique avec Nothomb, en d'autres termes que vous lisiez, il ne me reste, cher-e-s lecteurs et lectrices, qu'à vous souhaiter d'excellentes lectures et surtout une bonne rentrée! •

Margaux Pastureau

Du local sur votre platine

Broken Bridge, groupe nyonais, nous livre son premier album studio, décidé à nous faire passer un bon moment.

À l'écoute de l'album *Thome Fole*, on prend un bus en pleine face, direction le CBGB's vers la fin des années 1970. Sont au rendez-vous: des riffs de guitare lourds et rapides, soutenus par une basse qui remue le couteau dans la plaie, une batterie acharnée et une voix colérique. Dans la plus pure tradition garage-rock/punk, les morceaux se veulent directs et sans concessions. Les paroles abordent divers sujets: parfois introspectifs, comme sur *Makes No Sense*, ou dénonçant les dérives comportementales liées au harcèlement dans *Sex Offender*. On pourra reprocher un léger manque de diversité entre les différents titres même si les morceaux *Amnesia*, – où certains passages sont chantés en espagnol –, et *Beat The Cowboy*, – dernier titre qui se veut comme une ballade lancinante –, amènent des dimensions supplémentaires au magma électrique survitaminé bouillant d'un bout à l'autre du disque. La joyeuse équipe composée de Redd Knee au chant et à la batterie, de Don Saltamontes à la guitare et voix et Gab Scraper à la basse, nous propose un album abouti, tant au niveau de la composition que de la production, avec notamment l'utilisation de secondes voix pour renforcer les refrains, rappelant au passage les influences surf-rock et garage-rock du groupe. Depuis peu sous le label Roosevelt Records, ce premier album de Broken Bridge met à mal le slogan «rock'n'roll is dead» scandé depuis



plusieurs années par les puristes. En balançant un pavé dans la mare, dont les ondes de choc se ressentent tout autour du Léman, ces trois surexcités ne sont pas prêts de s'arrêter de faire «pogoter» des foules entières. •

Thibault Ramet

Au fil des œuvres: La lenteur

Adhérer les yeux fermés à la célérité moderne ou pleurer la disparition de toute lenteur; voilà bien deux extrêmes entre lesquels naviguent de nombreuses œuvres.

À l'heure où la Sagrada Familia se Adresse plus que jamais comme un exemple de lenteur – la fin de ses travaux, prévue pour 2026, pourrait être encore retardée en raison de l'absence de touristes et du conséquent manque à gagner –, de nombreuses productions musicales et littéraires appellent à une certaine langueur. Entamée en 1903 et achevée deux ans plus tard, *La Mer* de Claude Debussy se déploie en trois mouvements différents. Le premier, *De l'Aube à midi sur la mer*, suit un rythme lent, qui évoque des ondulations marines se propageant sous le jour grandissant. Les deux autres mouvements permettent de mettre en contraste l'agitation latente de la mer grâce à des tableaux sonores de plus en plus animés: tumultes et flottements créent ensemble une atmosphère singulière. Le calme existe donc comme une pause bienvenue entre des périodes d'affairement; c'est aussi ce que postule Milan Kundera lorsqu'il publie *La Lenteur* en 1995. En week-end avec sa femme, le narrateur s'interroge sur la disparition du «plaisir de la lenteur», cet art parfaitement maîtrisé par les libertins du XVIII^e siècle et dont les réminiscences permettent de ralentir le fil de l'histoire. La narration simultanée de ce roman offre donc diverses réflexions, comme autant de digressions à la trame narrative principale, transformant le-la lecteur-riche en un de ces «flâneurs d'antan» qui perdait son temps dans les jardins d'un château. Dix-huit ans plus tard, Paolo Cognetti livre un *Carnet de montagne* intitulé *Il ragazzo selvatico* – Le garçon sauvage, traduit de l'italien par Anita Rochedy – qui retrace la fuite du trentenaire milanais vers les montagnes du Val d'Aoste, où il restera deux saisons. Trouvant refuge dans une baita, cabane de bois et de pierre, l'auteur-narrateur ralentit son existence en se nourrissant des écrits de Thoreau, d'Antonia Pozzi et d'autres auteur-trice-s. Il crée ainsi une mise en abyme réflexive sur la précipitation et la pause, toutes deux envolées du monde moderne. En 2015, le compositeur Max Richter propose *Sleep*,

une œuvre invitante, elle aussi, à prendre son temps: durant un peu plus de huit heures se joue ce qu'il nomme «un manifeste pour un rythme d'existence plus lent» devant des spectateur-trice-s endormi-e-s. Créé avec l'aide de neurologues, *Sleep* explore les potentialités de mélodies à basse fréquence sur les auditeur-trice-s, dans l'idée qu'ils et elles goûtent à divers états de conscience modifiés, du sommeil profond au réveil. Mais le compositeur allemand n'est pas le seul à calmer la cadence; *Sur les chemins noirs* de Sylvain Tesson (2016) appelle à la transgression, à l'échappée lente.



Paul Cézanne, *Les joueurs de cartes*, 1884.

Pendant près de deux mois de pérégrinations sur les chemins «hyper-ruraux» de France, l'auteur se reconstruit après un accident et fuit ce «trop de productions, trop de mouvements, trop d'énergies» qui, selon lui, évince la délicatesse des comportements humains. Par un tel pied-de-nez à la vitesse et au progrès, l'auteur célèbre les petits villages oubliés de France par lesquels il transhume. Insurgé contre la vitesse est aussi le protagoniste décrit par Anne-Sophie Subilia, dans *Parti voir les bêtes* (2016). En amoureux des espaces ruraux qu'il arpente régulièrement, Simon porte un regard mélancolique sur cette campagne qu'il considère menacée. Ce scepticisme ne l'empêche pas de construire avec patience des liens humains à la hauteur de ses valeurs. Et vous, pour un instant, prendrez-vous le temps de ralentir? •

Marine Almagbaly

1 v 1 sur Nuketown?

Après *Modern Warfare*, les amateur-trice-s de *Call of Duty* s'appêtent à découvrir *Black Ops Cold War*.



Qui n'a pas joué à *Warzone* durant le confinement? Le fameux modé Battle Royale de *Call of Duty: Modern Warfare*, sorti en mars dernier, avait créé une émulation quasi planétaire, d'autant plus qu'il était – et est toujours – gratuit. Les adeptes du mode multijoueur ont pu, de leur côté, varier les plaisirs à travers les cinq saisons de *Modern Warfare*, inaugurant chacune l'arrivée de nouvelles *maps* et armes, ainsi que de nouveaux-elles opérateur-trice-s. Développé par Infinity Ward et édité par Activision, *Modern Warfare* est le seizième opus de la série *Call of Duty*, qui n'est plus à présenter. Sorti le 25 octobre 2019, le jeu de tir à la première personne a été apprécié pour ses excellentes finitions, la fluidité de son *gameplay* ou encore ses modes diversifiés. C'est alors avec impatience et un peu d'appréhension que les joueur-euse-s attendent la sortie du prochain épisode, prévue en novembre prochain: *Black Ops Cold War*. Développé par Treyarch et Raven Software, le nouveau volet de la saga semble reposer sur un *gameplay* plus classique et nerveux comparé à celui de *Modern Warfare*; le *feeling* des armes ayant notamment un côté plus «arcade». Le retour de certaines *maps* iconiques, remasterisées, comme Nuketown, semble attendu. Par ailleurs, les modes de jeu à 24 joueur-euse-s plutôt que les traditionnels 12, s'étendant sur de grandes *maps*, telles que Crossroads ou Armada, sont largement inspirés de *Battlefield*. Si les avancées de *Modern Warfare*, qui avaient séduit de nombreux-ses joueur-euse-s, sont revues à la baisse dans le prochain opus, son approche plus classique séduira probablement les amateur-trice-s des *Black Ops*. •

Mathilde de Aragao

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne ou de l'EPFL vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

NUL - ASSOCIATION NOUVELLES UNIVERSITAIRES LAUSANNOISES



UN FILM *Parasite*

Parasite, long métrage sud-coréen, unanimement lauréat à CanneS en 2019, est un des rares films qui réconcilieNT complètement le public avec la critique. C'est une œuvre sociale et dramatique dans une Corée du Sud pleine d'inégalités qui montre les extrémités auxquelles on peut être prêt pour se sortir de la pauvreté. Mais la vraie prouesse de Bong Joon-Ho, réalisateur et scénariste sud-coréen, est d'avoir rendu sa critique accessible, facile à regarder grâce à un humour grinçant et des personnages attachants malgré leurs travers.

DEUX *Cloud Atlas*

Entre des techniques blockbusteresques et un traitement narratif digne des meilleurs films indépendants, *Cloud Atlas* propose autant un voyage à travers le temps que des réflexions philosophiques diverses. Les sœurs Wachowski accompagnées par l'allemand Tom Tykwer proposent de suivre six protagonistes de six époques différentes ainsi que leur (més) aventures, dont chacune de leurs actions peut avoir une répercussion dans le futur. Vivre un amour interdit dans un Edimbourg de la fin des années 30 se répercutera dans une révolte d'esclaves cyberhumains dans le néo-Séoul de la fin du XXI^e siècle!

TROIS *Princesse Mononoké*

Dans un univers fantastique où s'affrontent deux camps, les êtres humains, aveuglés par leur insatiable soif de progrès, et la nature impitoyable, l'histoire ne se termine pas sur une morale toute manichéenne. Ainsi, le film ne cherche pas à critiquer, mais plutôt à être honnête sur une réalité, qui résonne encore avec l'actualité. Ce long métrage d'animation vous transportera dans la beauté des dessins plein de fantastique pour obtenir un tableau délicat.

Allez voir les vidéos de NUL sur asso-unil.ch/nul

A la rencontre du...

Premier club de flipper de Romandie

CLUB • Laurent Gregoire n'est pas seulement le responsable informatique de la Faculté des SSP à l'Unil, il est aussi le fondateur du premier club de flipper de Romandie, ouvert il y a un an à Fribourg. Rencontre avec un passionné!

Pourriez-vous vous présenter?

Je suis le responsable informatique de la faculté des SSP, 40 ans, curieux de nature. Restaurer les flippers et autres est devenu mon hobby. J'aime le côté polyvalent des flippers (devoir faire de la mécanique, électronique, menuiserie, peinture...) pour les restaurer et le côté «physique» qu'ils ont. Enfin l'adresse qu'ils requièrent lors des parties m'attire aussi. Je possède des bornes d'arcade depuis 2003 et des flippers depuis 2013.

Comment et quand est né le projet de créer le premier club de flipper de Romandie?

Le projet est né il y a environ un an et demi; il y a plusieurs clubs en Suisse alémanique, mais aucun côté romand. Et un jour où j'étais dans un de ces clubs, je me suis dit que je pourrais faire pareil, que cela me permettrait de stocker et partager ma collection, et que cela ferait moins de route pour les gens; les plus proches étant à Thoune ou Soleure. Le club a ouvert il y a maintenant un an.

Que propose le club à ses adhérent-e-s?

Le club ouvre un vendredi soir et samedi

soir consécutif toutes les quatre semaines environ. Toutes les machines sont en «free play», des boissons et snacks sont disponibles, ainsi qu'un jukebox et des bornes d'arcade. Cela permet aux gens de passer des soirées agréables et de se divertir. Il faut forcément être membre pour jouer et consommer, de part les lois fribourgeoises, mais il est possible de prendre une carte membre pour la soirée uniquement. Finalement, ce que nous proposons c'est surtout un moment de détente dans la bonne humeur et la joie.

Les flippers et bornes d'arcade disponibles au club ont l'air vintage et décorés selon différents thèmes...

Les bornes sont génériques et non décorées. Quant aux flippers, il en a été créé sur quasiment tous les thèmes, au cours de leur histoire commencée il y a bientôt 100 ans. La SF et les films ont la part belle ces temps, ainsi que le rock, mais cela change selon les époques. Ainsi les flippers des années 80 étaient peu axés sur le metal. Il y a toujours eu une énorme diversité dans les thèmes. Ces univers font partie du club oui, et dans une moindre partie de celui des adhérent-e-s. Les flippers

sont jugés par leur thème mais surtout par le plaisir qu'ils procurent. Ainsi celui tiré du film *Congo*; film décrié par la critique, mais flipper d'exception. Dans tous les cas, il y en a pour tous les goûts. Les flippers du club datent de 1973 jusqu'à 2018. Les récents ont été achetés neufs, et les plus anciens ont été chinés, via le biais de connaissances, ou encore Anibis, Ricardo... J'en ai sorti plusieurs de granges où ils dormaient avant de les restaurer et leur redonner un peu de leur lustre d'antan.

Proposez-vous des tournois?

Tout à fait. Il y a environ deux tournois par an.

Quels sont les horaires du club?

Les vendredis d'ouverture: 19h à minuit, les samedis de 18h à minuit. La liste des dates est disponible sur le site www.shootagain-fribourg.com

Que pensez-vous de la place du flipper dans notre société?

Il a une place importante car il est là depuis longtemps. Le premier flipper moderne est apparu dans les années 1930. Il y a aussi eu des âges d'or, dans les années 70 et au début des années



90. Il y a aussi le fait qu'il soit physique et avec des esthétiques recherchées, qui le rend plus photogénique qu'une borne de jeu vidéo. Il semble y avoir un retour en grâce de nos jours, les plus âgé-e-s se remémorent leur jeunesse et retombent en enfance, quand les plus jeunes découvrent un loisir qui a le côté physique qu'ils ne trouvent plus dans les jeux vidéo.

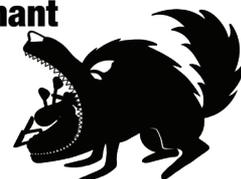
Avez-vous de futurs projets en lien avec le club?

Réussir à faire grandir la communauté, avoir plus de flippers, finir de restaurer ceux qui en ont besoin, continuer les tournois, mais surtout réussir à le pérenniser sur la durée et dans les mémoires. •

www.shootagain-fribourg.com

Qui dit quoi?

Chien méchant
méchant



A *L'auditoire*, on aime penser que nous sommes cultivé-e-s. Reste à voir si vous pouvez dire de même. Bonne chance pour retrouver l'origine de ces citations, même si on vous facilite bien la tâche.

Dans la littérature...

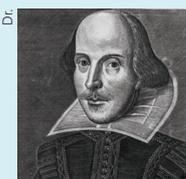
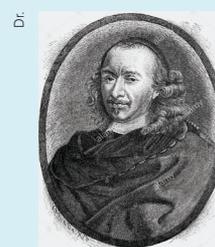
«Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées/ La valeur n'attend pas le nombre des années.»

«Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,/ De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme.»

«Motus et bouche cousue : c'est notre devise.
- Oui, botus et mouche cousue: c'est votre denise.»



«What, you egg?»
[He stabs him.]



Dans la politique...

«La bonne politique est de faire croire aux peuples qu'ils sont libres.»

«Mieux vaut une cravate de travers et une pensée droite, que le contraire.»

«Ce soir, je ne suis pas le Premier ministre et vous n'êtes pas le président de la République, nous sommes deux candidats, à égalité... Vous me permettrez donc de vous appeler Monsieur Mitterrand.

- Mais vous avez tout à fait raison monsieur le Premier ministre.»

«Avoir une fille ne rend pas un homme convenable. Avoir une femme ne rend pas un homme convenable. Traiter les gens avec dignité et respect est ce qui rend un homme convenable.»



Dans le cinéma...

«Les choses que l'on possède finissent par nous posséder.»



«C'est l'or! Il est l'or! L'or de se réveiller! Mon senior! Il est 8 or!
- Il en manque une!
- Vous êtes sor?
- Tout à fait sor!»



«Je t'aime.
- Je sais.»



«Tu n'es vraiment pas très sympa. Mais le train de tes injures roule sur le rail de mon indifférence. Je préfère partir plutôt que d'entendre ça plutôt que d'être sourd.»

